

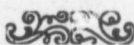
ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-DIXIÈME NUMÉRO

JUIN 1918



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1913

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL

Archevêché de Montréal, 15 mai 1913.

Che

Par le

Géogra

ES


Inlet, su
Vers
on les v
à l'entré
Sur la
à partir
Nord, pe
de la me
tes les il
de latitu

AMÉRIQUE

Chez les Esquimaux du Keewatin

(CANADA)

Par le R. P. A. Turquetil, Oblat de Marie Immaculée

I. — NOTIONS GÉNÉRALES

Géographie. — Populations. — Historique. — Changement du genre de vie selon les saisons.

LES Esquimaux habitent l'extrême nord de l'Amérique. Ils ne descendent pas actuellement plus bas, au sud et à l'est, que le 54^e degré de latitude, à Hamilton Inlet, sur la côte de Labrador, baignée par l'Atlantique.

Vers l'ouest, sur la côte Orientale de la baie d'Hudson, on les voit au sud jusqu'au 54^e degré et 15', au Cap Jones, à l'entrée de la Baie James.

Sur la côte occidentale de la Baie d'Hudson, ils s'étendent à partir de Churchill au 57^o 30 sur les bords de la mer du Nord, peuplant partout les rivages de la Baie d'Hudson et de la mer Arctique jusqu'à l'Alaska et visitant presque toutes les îles de l'Archipel Polaire, jusqu'au delà du 85^e degré de latitude, soit à moins de 5 degrés du Pôle.

La population esquimaude, disséminée sur une côte dont l'étendue déjà considérable s'augmente encore du fait de sinuosité sans nombre, comprend, dans le seul vicariat apostolique du Keewatin, environ quatre mille âmes, dont onze ou douze cents du côté de la Baie d'Hudson (Labrador, Ungava) et le surplus (deux mille huit cents) à l'ouest de la même baie, sur les bords de la mer et dans l'intérieur des terres.

* * *

Autrefois, les Esquimaux s'avançaient beaucoup plus au sud. Lors de la découverte de l'Amérique et jusque vers 1630, on les voyait répandus sur toute la côte du Labrador et même remonter le golfe Saint-Laurent à de grandes distances.

Tous les peuples qui vinrent jadis d'Asie en Amérique eurent à soutenir de longs combats pour établir leurs foyers et les défendre contre les nouveaux arrivants ou les voisins jaloux. Chacun cherchait sa place au soleil et voulait aussi la meilleure. Dans cette lutte pour l'existence, le plus faible dut céder au plus fort et reculer au sud comme au nord, laissant le vainqueur maître des contrées les plus fortunées. Les traditions de toutes les différentes tribus nous disent ces combats. L'histoire des premiers jours qui ont suivi la découverte du Nouveau-Monde, nous raconte, elle aussi, que les peuples du centre de l'Amérique du Nord étaient les guerriers les plus valeureux, en tout ce pays. Outre la supériorité dans la lutte, ils avaient une plus haute idée de leur force comme société et tribu, vivaient en des

vill
D
vain
suite
ou s
num
Pl
rejet
par
naiss
comr
si, va
repre
milie
L'I
ne le

Co
belles
être r
Quell
faut-i
Imr
en An
le nez,
caract
bien e

villes fortifiées et reconnaissent une autorité et des lois.

De tous côtés, au nord, au sud, à l'ouest de ce peuple vainqueur qui est au centre, les tribus inférieures se font suite les une aux autres comme des cercles se rapprochant ou s'éloignant du centre en raison de leur importance numérique et de leur valeur guerrière.

Plusieurs d'entre elles ont été divisées et leurs membres, rejetés à la fois vers le nord et au sud, se trouvent séparés par d'énormes distances. Ethnologues et linguistes reconnaissent à certaines races de l'Amérique du sud une origine commune avec les nations voisines des Esquimaux ; comme si, vaincues sur un point, ces tribus avaient essayé de se reprendre ailleurs et tenté de se frayer un passage au milieu des tribus environnantes.

L'Esquimaux, lui, habite le nord exclusivement et vous ne le rencontrerez nulle part ailleurs.

* * *

Comment un peuple si fort, si industrieux, si riche en belles et grandes qualités, comme nous le verrons, a-t-il pu être refoulé exclusivement et pour toujours vers le nord ? Quelle fut son infériorité dans la lutte de jadis et à quoi faut-il l'attribuer ?

Immigrants de la dernière heure, les Esquimaux vinrent en Amérique à une époque relativement plus récente. Aussi le nez, les yeux, le teint même n'ont-ils rien perdu de leur caractère asiatique. Leurs traditions, mœurs et coutumes bien conservées ne laissent pas de doute sur leur pays

d'origine, alors que nous n'avons que des conjectures et des opinions sur les autres tribus sauvages du Nord.

Malgré les énormes distances qui les séparent de l'est à l'ouest, les Esquimaux ont conservé partout la même langue. Ceux du Labrador comprennent facilement leurs frères de l'Alaska.

Ainsi, l'Esquimau, arrivant le dernier, dans sa marche vers le sud à la recherche de pays plus fortunés, rencontre des ennemis parmi les premiers occupants. Et ces ennemis l'emportent à la longue, parce que les premiers ils ont vu les Blancs qui se servent d'armes à feu. La lutte est inégale ; l'Esquimau se retire jusqu'aux terres stériles, " Barren Land ", vrai désert de glace. Son ennemi plus ancien dans le pays, habitué à un climat plus tempéré, ne peut le suivre jusque là. Surpris, il regarde l'Esquimau vivre sans feu et il l'appelle " mangeur de crû ".

Le " mangeur de crû " avait-il séjourné plus ou moins longtemps au nord avant sa première apparition vers le sud ? Nous ne saurions l'affirmer ni le nier. Mais il nous paraît indubitable qu'il était un des derniers immigrants, vu les raisons données plus haut, et son apparition tardive vers le sud semble confirmée par le fait qu'il s'est replié aussitôt et exclusivement vers le nord, ce qu'il n'aurait pas fait s'il avait trouvé la place libre.

Aujourd'hui le Montagnais semble plutôt craindre l'Esquimau et l'appelle " l'ennemi du Barren Land ". Celui-ci nomme le Cri, l'Iroquois et les autres tribus du sud : " les ennemis ". Quant au Montagnais, il se contente de le mépriser, en l'appelant : " Larve ou lente de vermine ".

Fa
entré
faibl
lever
Ma
ses vi
lui qt
créer
en pa
nous
L'h
assez
dans l
Mai
caribo
dispar
ou ten
ments
exigen

Malg
hiver,
routine
regarde
civilisé

• • •

Faut-il croire que, rejeté de partout, dès sa première entrée dans la lutte, impuissant à tenir tête même au plus faible de ses voisins, l'Esquimau n'a jamais plus osé depuis lever la tête.

Mais lui, ce peuple brisé, rebut et jouet supposé de tous ses voisins où ennemis, incapable d'aucun effort guerrier, lui qui n'a pu se faire sa place au soleil, il a su pourtant se créer une existence en ces déserts de glace qui lui sont échus en partage. Le suivre dans les vicissitudes de sa vie est pour nous un sujet d'étonnement et d'admiration.

L'hiver et l'été sont les deux seules saisons qui diffèrent assez entre elles pour nécessiter un changement complet dans la vie de l'Esquimau.

Maisons de neige, vêtements doublés de fourrures de caribou, traîneau à chiens, en un mot tout l'attirail d'hiver disparaît aux premières chaleurs pour faire place aux loges ou tentes en peaux de phoques ou de caribous, aux habillements légers, au *kayak* ou canot qui répondent mieux aux exigences de la belle saison.

• • •

Malgré ces changements dans le genre de vie en été et en hiver, l'existence de l'Esquimau paraît plutôt une vie de routine et de monotonie parfaite. Ainsi juge l'étranger qui regarde en simple curieux en passant ; ainsi juge l'homme civilisé que ses approvisionnements et sa demeure conforta-

ble garantissent contre les incertitudes de la chasse et les caprices de la saison.

Il n'en va pas ainsi cependant.

La période de froid intense dure régulièrement cinq mois, de décembre à avril. L'été libre de glace, compte à peine deux mois. Entre ces limites extrêmes, il y a une période intermédiaire de transition. Avril et mai d'une part, octobre de l'autre, sont des mois de demi-saison qui répondent mal à l'idée que nous nous faisons du printemps et de l'automne.

Ces demi-saisons laissent peu de champ libre à la routine et à l'habitude. Elles sont plutôt des alternatives assez brusques de froid et de chaud, de calme et de tempête, de pluie et de neige : véritable lutte des éléments entre eux, qui échappe à toute prévision et défie toute expérience.

Le gibier, lui aussi, change ses quartiers, et ses mœurs et coutumes paraissent tout autres.

Ainsi la vie de l'Esquimau, qui doit se régler d'après les caprices des saisons et dépendre de la chasse, est essentiellement une vie pleine d'imprévu, de nouveau et d'intérêt.

* * *

A la fin de juin jusqu'à la mi-juillet, la glace, en partie désagrégée, secouée par la double marée de chaque jour, se détache enfin du rivage.

Les canards, les oies arrivent. Le caribou, harcelé par les mouches, approche de la côte ; l'ours blanc abandonne les glaces flottantes, pour chercher sa nourriture le long du rivage ; le phoque se joue dans les eaux peu profondes. Sur

les g
encoi
en qu
loin
soleil
Et
toujo
son fi
Que
guère
Le
pas u
ouest,
de fre
tes de
et gro
A C
land",
passer
d'appe
qui ai
Mai
cette s
source
poisson
appare
sont pl
et de f

les glaçons de la côte, le morse aime à se reposer, ou bien encore aborde aux rochers de la plage. La baleine blanche, en quête de menus poissons, remonte les cours d'eau aussi loin que se fait sentir la marée montante. Partout, avec le soleil, c'est la vie, le mouvement et la joie.

Et l'Esquimau ne fait pas exception. Son canot est là, toujours prêt à flotter ; sa lance, ses harpons sont aiguisés, son fusil, il en répond, car il a le coup d'œil sûr de l'expert. Que lui manque-t-il ? Le beau temps ? Il ne s'en soucie guère à vrai dire.

Le mois de juillet, le plus beau de l'année, n'est pourtant pas un mois de plaisir. Le vent du nord, nord-est et nord-ouest, qui souffle continuellement, imprègne l'atmosphère de froid et de l'humidité qu'il emprunte aux glaces flottantes de la mer et aux glaciers de l'intérieur. Brouillard, pluie et grosse mer sont encore de ses méfaits.

A Churchill, limite extrême-sud des terres stériles "barren land", il n'y a pas de semaine, que je sache, où l'on puisse se passer de feu. Pendant les deux mois que l'on est convenu d'appeler mois d'été, je n'ai pas compté plus de trois jours qui aient mérité ce nom.

Mais, en dépit des changements subits de température, cette saison de mi-juillet mi-août est la plus féconde en ressources. La chasse bat son plein. De temps à autre, les poissons frais, quelques menues graines ou fruits sauvages apparaissent : délicatesses d'autant plus appréciées qu'elles sont plus rares. Chaque jour ajoute à la provision d'huile et de peaux nécessaires pour l'année.

• • •

Septembre approche. Sur les terres, le caribou s'avance en bandes serrées et hardies, sans nul souci du chasseur, car en cette saison l'instinct lui fait oublier sa timidité et sa prudence naturelle. L'animal est gras à pleine peau ; sa chair, par suite, plus délicate et plus substantielle. Le poil nouveau, court et serré, à racines profondes dans la peau encore épaisse, offre alors le vêtement idéal d'hiver.

L'Esquimau abandonne la côte pour s'enfoncer dans l'intérieur. Il remonte les fleuves et les rivières, l'homme dans son kayak, la femme et les enfants côtoyant le rivage.

La chasse commence. Sur terre le fusil ou la flèche font bien des victimes. Le caribou traverse-t-il à la nage les rivières et les lacs qui s'opposent à la marche rapide vers le sud. Le canot léger gagne de vitesse sur lui, et un râle d'agonie répond à chaque coup de lance meurtrière : les cadavres flottent de partout. Nombre de ces animaux qui ne doivent leur salut qu'à la multitude de la bande, semblent plutôt courir sur l'eau. Les yeux hagards et les narines dilatées, ils abordent enfin, affolés de terreur, s'élançant et bondissent sur le rocher qui résonne et font voler en poussière la mousse sous leurs sabots grands ouverts.

L'hiver cependant, s'avance rapidement. La température s'abaisse, les nuits sont froides. La neige folle et fondante d'abord, se congèle et acquiert bientôt une certaine consistance, se qui permet de s'en servir pour remplacer la loge par une maison de neige provisoire ou à titre d'essai. Si les murs faiblissent et que le dôme menace, l'enceinte circulaire de blocs de neige recevra un toit plus léger en peaux de caribou. Cette maison provisoire suffit à protéger ses habitants

con
Ce
par
F
leur
tâcl
à la
tinu
Il
il a
sant
des
gou
de l'
mod
H
tran
a pu
te, a
janvi
de tc
La
pêtes
celle
l'acti
parfo
banqu
Ma
disett

contre les intempéries jusqu'à l'arrivée des grands froids. Ce sera l'époque de la maison de glace définitive dont nous parlerons plus loin.

Pour le moment, supposons nos Esquimaux installés dans leur palais de neige et à l'abri du froid. Il reste une grande tâche à accomplir, pour le père de famille. Il doit pourvoir à la subsistance des siens et là il montre une activité continue et fournit une somme de travail étonnante.

Il fera d'abord plusieurs voyages au camp d'automne où il a mis dans des caches la viande qu'il s'est procurée en chassant le caribou. De tels voyages, en traînes à chiens, à grandes distances, aux jours courts et par les temps les plus rigoureux, ne s'effectuent pas avec la rapidité des express ou de l'automobile et encore moins avec le confort des wagons modernes.

Heureux notre intrépide chasseur, s'il peut achever ces transports pour les premiers jours de janvier. Heureux s'il a pu apporter à la famille les provisions en quantité suffisante, au moins pour jusqu'au mois de février, car décembre et janvier sont les mois les plus riches en difficultés et misères de toutes sortes pour les Esquimaux du bord de la mer.

La glace, en effet, ne s'étend pas loin du rivage, les tempêtes continues l'empêchent de se former au large. Même celle qui est prise est plutôt en mouvement perpétuel sous l'action des vagues énormes qui la secouent, la brisent, et parfois même la jettent à la côte, sous forme de grosses banquises où à la façon des icebergs.

Malheur à l'Esquimau qui n'a pas su prévoir ces temps de disette et se prémunir de vivres en abondance, car le caribou

est parti bien loin au sud et le phoque, dernière ressource, n'osant se fier à cette glace traîtresse, se tient au large, à l'abri des tempêtes et des coups de harpon.

II. — LA CHASSE AU PHOQUE

Chasse à la carabine sur la glace. — Chasse au harpon sous la glace. — Chasses diverses.

En février, les jours grandissent, le temps est plus froid encore, mais aussi plus calme. La glace prend sur d'énormes distances et acquiert bien vite une grande épaisseur. Maintenant le phoque s'approche de la côte, car il lui faut une glace bien franche et sûre pour y percer sa maison de neige ou de glace où il déposera bientôt ses petits. Il se fraie donc un passage au travers de la glace. Ce passage, à la surface, s'élargit et prend la forme d'une chambre ronde avec toit en dôme. Pour respirer, le phoque se contentera de pratiquer un trou à peine perceptible à la surface de la couche glacée.

* * *

Vous aimeriez, sans doute, à assister à cette chasse au phoque sur la glace.

Choisissons une de ces belles journées, belles surtout parce qu'elles sont rares, où le temps est clair, où le soleil brillant semble vouloir donner en lumière ce qu'il refuse en chaleur.

Prenez vos habits d'hiver, sans oublier les souliers en peau de phoque, à l'épreuve de l'eau, armez-vous d'une

bonne
et... e
Et l
Nou
bancs
aux jo
Ces
sent de
liers m
et sont
rons pa
profond
le flot d
la glace
A qu
nous po
De tous
gales di
chers qu
ce sont l
Il ne
s'enfuit,
chasseur
à l'instin
Compl
jouir du
dort mên
dure à pe
inspecter

bonne paire de jumelles, et surtout beaucoup de patience...
et... en route !

Et le fusil, la carabine ?... Vous n'en aurez guère besoin.

Nous arrivons au rivage. Prenez garde à ces énormes bancs de galets que la mer a roulés et déposés de ci de là, aux jours des grandes marées.

Ces cailloux se dérobent, roulent sous le pied qui se ressent de leur dureté au travers de la mince semelle des souliers mous et plats du pays. Les hommes nous ont devancés et sont sur la mer. Si nous nous avançons, nous ne trouverons partout que bancs de neige trempé d'eau, ou encore de profondes crevasses entre les glaçons d'où jaillit avec force le flot de la marrée montante qui bientôt va couvrir toute la glace...

A quoi bon patauger ? Les chasseurs ne sont pas loin, nous pouvons les examiner à l'aise du haut de ces rochers. De tous côtés, on aperçoit des taches noires immobiles, d'inégales dimensions, qu'on prendrait volontiers pour des rochers qui émergent de la couche de glace. Ces taches noires ce sont les chasseurs et le gibier.

Il ne s'agit pas ici de lutter de vitesse avec un animal qui s'enfuit, encore moins de braver un fauve qui attaque le chasseur ; il faut opposer la patience, l'habileté et la ruse à l'instinct de timidité et surtout de défiance du phoque.

Complaisamment étendu sur la glace, le phoque semble jouir du soleil, de sa lumière, sinon de sa chaleur. Il s'endort même d'un sommeil véritable, mais intermittent qui dure à peine quelques secondes pour se réveiller soudain, inspecter, flairer, écouter tout à l'entour, mais sans jamais

quitter le bord de son trou, toujours prêt à y entrer en se laissant glisser au premier indice du danger.

Le chasseur, accroupi ou assis sur un glaçon, examine sa proie dont il connaît l'instinct. Parmi tous ces amphibiens qui dorment et veillent tour à tour, il jette son dévolu sur celui dont les allures et les manières semblent accuser moins de défiance, on mieux encore, s'il a la chance d'en voir, sur l'un de ceux qui ont la plus forte taille.

Alors commence le combat avec ses péripéties curieuses.

Si l'animal choisi est à une grande distance (quatre cents ou cinq cents mètres par exemple), le chasseur, profitant du sommeil où il est plongé momentanément, ira droit à lui, par étapes successives, aussi vite que possible, mais sans avancer bien loin chaque fois, car ceux des phoques qui veillent l'ont déjà aperçu et ont glissés dans leurs froides demeures... Le dormeur a-t-il soupçonné quelque chose ? Il a soudain élevé la tête ; il regarde, il renifle, il écoute avec anxiété. Aussitôt le chasseur se tient immobile. Quelques secondes d'attente, et le phoque rassuré se replonge dans le sommeil. L'homme reprend sa marche pour l'interrompre encore dès que son " gibier " s'effarouchera de nouveau. Après bien des alternatives de ce manège, voici le chasseur arrivé à 200 mètres de sa victime. Il ne se lèvera plus, il ira désormais à quatre mains (ou à quatre pattes) et encore, à mesure qu'il approchera davantage, il se traînera à plat ventre, s'aidant de ses coudes et de ses genoux pour avancer.

Parfois le dormeur se réveille tout à fait et ne cesse d'épier les mouvements de l'ennemi. Le chasseur, alors, pour

lui enlever toute appréhension, gratte la glace avec ses mains et ses pieds, imitant le bruit du phoque qui s'amuse ou bien encore, il produit un son guttural plus ou moins semblable à un ron ron de chat, et qui imite bien la respiration bruyante du phoque quand il jouit du soleil, heureux et sans crainte du danger. Même, il ira jusqu'à pousser devant soi un glaçon, lequel, percé au milieu d'un petit trou, lui permet d'observer tous les mouvements de sa proie, sans en être aperçu. Quand enfin, il a pu s'approcher à 50 ou 60 mètres environ, le chasseur, profitant une dernière fois d'un moment d'inattention du phoque, épaule sa carabine et foudroie l'animal. Le coup porte presque toujours, mais souvent inutilement. C'est qu'en effet, si le phoque ne tombe pas raide mort, en une dernière convulsion, il se glisse dans son trou, va périr sous la glace et coule au fond.

Il arrive aussi bien souvent, que, avant que le coup ne parte, le phoque a flairé le danger. Alors, au lieu du coup de fusil, vous entendez une sorte de grognement guttural, *yackr*, qui témoigne du désappointement du chasseur. Se remettre à l'affût et attendre meilleure chance, voilà quelle sera son occupation toute la journée. Du matin au soir, il restera là immobile, au milieu des phoques qui l'entourent, mais à de trop grandes distances; un coup tiré ne serait pas assez sûr et n'aurait pour résultat que de les faire disparaître tous. Tuer un ou deux phoques par jour, c'est faire bonne chasse, vu la quantité de viande et d'huile que fournissent ces animaux. Mais il faut une patience que seule la nécessité a su faire acquérir à l'homme.

Ce genre de chasse dure autant que la glace le permet.

Même, il arrive que les Esquimaux campés au large, avec leur famille, se laissent surprendre par la débacle et sont emmenés en mer sur des *icebergs* flottants. Souvent, ils abordent de nouveau, poussés par un vent favorable, après quelques jours ou quelques semaines de navigation forcée, au hasard des flots ; parfois aussi, comme il est bien facile de l'imaginer, ils ne reviennent jamais.

D'autres incidents, moins tragiques, ce sont les rencontres imprévues d'un ours blanc, ou bien encore d'une baleine, lorsque le chasseur a établi son affût tout près de l'eau, sur le bord de la glace.

• • •

Lorsque les circonstances ne permettent pas de chasser le phoque au fusil ou à la carabine, l'Esquimaux a recours au harpon. Dans ces deux manières de chasser, beaucoup de procédés se ressemblent ; la dernière, cependant, offre des particularités qui méritent d'être notées.

Cette fois, le phoque ne se trouve plus sur la glace, attendant le soleil ; il est caché dans son trou. L'Esquimaux se sert d'un chien pour découvrir ce trou, puis il s'installe patiemment à l'affût. Pour arme, il a son harpon qui est une curiosité dans son genre et d'invention remarquable.

Le harpon se compose de quatre parties : 1o la tête mobile ou hameçon barbelé, taillé en forme de lance avec un crochet. Sa base qui est creuse lui permet de s'adapter sur la tige. Au centre, un trou a été ménagé pour passer et attacher la corde qui doit retenir l'animal blessé. Cette tête est

en iv
centi
solide
de lor
poign
trémi
évase
Le
coup
qui ch
résult
du ha
par fr
chée,
autou
Sar
matiq
échapp
de l'ar
Ain
la gau
vienne
parfoi
qu'il f
tables
dans t
sant à
ments
si peti

en ivoire, en silex ou en fer ; 2o une tige d'environ 40 à 50 centimètres dont une extrémité porte la tête et l'autre est solidement fixée au manche ; 3o le manche qui a de 60 à 70 de long, est assez gros pour permettre au chasseur de l'empoigner solidement et être sûr de son coup ; 4o enfin, à l'extrémité du manche, se trouve un tranche-glace qui sert à évaser les trous dans la glace.

Le chasseur harponne-t-il le phoque ? Il doit donner un coup sec et rapide ; mais le mouvement de l'animal blessé qui cherche à fuir n'est pas moins brusque et le choc qui en résulte suffit pour faire glisser la bride de sûreté. La tête du harpon se détache de la tige à laquelle elle ne tient que par frottement ; et comme à cet hameçon une corde est attachée, elle va se dérouler jusqu'à l'extrémité qui est nouée autour du corps même du chasseur.

Sans cette ingénieuse disposition du détachement automatique de la tête ou hameçon, le chasseur devrait laisser échapper le manche qui se briserait sous les efforts violents de l'animal blessé.

Ainsi donc, le harpon à la main droite et la corde dans la gauche, l'Esquimau attend patiemment que le phoque vienne respirer jusqu'à la surface de son trou. Il attendra parfois des heures, même des journées entières, et c'est alors qu'il faut à ces hommes une patience et une énergie indomptables pour rester sur la glace, exposés au froid extrême, dans une immobilité complète, le moindre mouvement suffisant à donner l'alarme à l'animal qui peut être en ce moment s'approchait de son trou pour respirer. L'ouverture est si petite qu'à peine la tête pourra y pénétrer et il faut assu-

rément une grande habitude au chasseur, pour ne pas manquer le gibier quand enfin il se présente.

Le voici. Il ne se doute de rien et l'on entend sa respiration bruyante. Lancé d'une main habile et sûre, le harpon, rapide comme la flèche, a déjà pénétré les chairs. Le blessé s'enfuit. Déjà le chasseur a rejeté le manche qu'il tenait en main et donne de la corde. Et cela demande une grande promptitude pour éviter de se faire emporter quelque doigt, tant le phoque plonge avec violence et rapidité. La corde, longue d'au moins dix mètres, est au bout. Le chasseur la retient de toute la pesanteur de son corps et de toute la force de ses bras, l'animal tirant jusqu'à épuisement en sens inverse. Pendant quelques instants, le combat est violent ; peu à peu cependant, l'effort se ralentit. Le phoque blessé, à bout de souffle, doit venir respirer encore à ce même trou où cette fois l'attend la mort. Car déjà le chasseur a ressaisi le manche du harpon et à peine l'animal donne-t-il le premier " puff " que la tige qui surplombe le manche lui perce le crâne et fait un cadavre du pauvre amphibie.

* * *

Ce même harpon servira à la chasse à la baleine, en été, mais la corde ne se fixe pas au léger canot, le chasseur n'essaye pas de la retenir non plus, ce qui mettrait inutilement ses jours en danger.

Au bout de la corde sont disposés des flotteurs faits de peaux de phoque cousues ensemble en forme de sac et gon-

flées
l'ani
vent
caus
redo
quel
Ses r
sur l
la la
Lo
facile
pour
pour
et sur
le cor

Const

Du
loge o
froids
doit b
défini
tre les
L'ou

flées d'air. Ces flotteurs opposent une grande résistance à l'animal blessé qui veut fuir et essaie de plonger le plus souvent à pic. Les efforts qu'il fait déchirent la plaie profonde causée par le harpon barbelé. La douleur excite l'animal qui redouble ses efforts et s'épuise ainsi très vite. Au bout de quelques minutes, il lui faut revenir respirer à la surface. Ses mouvements n'échappent pas au chasseur qui se guide sur les déplacements du flotteur, dès que le blessé reparait, la lance pénètre jusqu'au cœur et y porte la mort.

Lorsque l'on sait combien les *kayaks* (canots) chavirent facilement, on comprend l'habileté nécessaire à l'Esquimau pour lutter de vitesse avec ces animaux marins, et aussi pour s'attaquer à eux, les harponner sans perdre l'équilibre et surtout sans s'exposer par une fausse manœuvre à subir le contre-coup de leurs bonds désordonnés.

III. — LE CAMP D'HIVER

Construction de la maison. — Son intérieur. — Ameublement. — Impressions. — Les tombes.

Durant les deux mois d'été, l'Esquimau se contente d'une *loge* ou tente faite de peaux de caribou : contre les premiers froids, il construit un abrit provisoire ou *igglo*. Enfin, celui-ci doit bientôt faire place à la maison de neige ou de glace définitive, car il ne suffirait pas à protéger ses habitants contre les rigueurs des longs mois d'hiver.

L'ouragan emporte la neige folle et poudreuse, il la tasse.

la compresse en banquettes énormes. Ce froid intense la saisit, la congèle de part en part sans y laisser trace d'humidité, comme s'il voulait lui donner la consistance du rocher. L'Esquimau va en faire sa pierre de taille, en construire une maison où il se rira des éléments déchainés, forçant ainsi le froid à le protéger contre le froid lui-même.

Quand sont amassées et transportées en quantité suffisante pour les six mois de froid intense les provisions de peaux, d'huile, de viande et de graisse, l'Esquimau est sans inquiétude pour la nourriture, la lumière, la chaleur et le vêtement. Il restera donc, lui et sa famille, à l'intérieur de son *home* jusqu'au retour de la saison favorable.

Si les provisions sont insuffisantes, il installe ses quartiers d'hiver sur la côte. Mais, soit qu'il vienne sur la côte, soit qu'il reste plus avant à l'intérieur, il lui faut toujours construire sa maison de la même manière, avec les mêmes matériaux, la neige.

* * *

Sous l'action d'un froid de 42 à 60 degrés, la neige a acquis la dureté de la glace. Voici donc l'ouvrier au travail. L'Esquimau trace d'abord sur la neige les dimensions de son palais circulaire.

Les maisons de séjour ou maisons définitives (pour un hiver) mesurent de 6 à 7 mètres de diamètre et 3 mètres de hauteur au centre, tandis que l'*igglou* ou abri qui sert pendant les voyages, pour une nuit ou doit être abandonné bientôt, n'a qu'un diamètre de moitié et 2 mètres ou 2 m. 30 de haut à son faite, au centre.

L'Es
60 à 70
il les di
tracé (C
côté s'a
l'autre
dessus
légère i
la form
vrier tr
le derni
s'enfern
juste ass
de passe
porte, ne
on le rer
peu d'ea
pas péné

Duran
sentir, n'
à ce sujet
qui est sit
sons de ne
Ces sortes
ce qui ne
mille. En

L'Esquimau taille dans la neige durcie des blocs carrés de 60 à 75 centimètres de côté, sur 10 ou 12 d'épaisseur ; puis il les dispose en cercle, en dedans des limites du plan qu'il a tracé. Chacun de ces blocs est taillé si ingénieusement qu'un côté s'appuie sur le bloc voisin, de dedans en dehors, et que l'autre sert de point d'appui au côté oblique du suivant. Le dessus est aussi taillé en biseau de manière à donner une légère inclinaison à la seconde rangée de glaçons et préparer la forme de dôme ou de voûte que doit avoir la maison. L'ouvrier travaille du dedans et c'est de l'intérieur qu'il mettra le dernier bloc qui sert de clé de voûte. Il se mure ainsi et s'enferme. Pour sortir, il taillera une porte au ras du sol, juste assez haute et assez large pour permettre à un homme de passer en rampant. Ce glaçon, détaché pour ouvrir la porte, ne sera pas perdu. Tout le monde une fois installé on le remettra à sa place pour la nuit..., et on l'arrosera d'un peu d'eau, afin qu'il ferme hermétiquement et ne laisse pas pénétrer le froid.

* * *

Durant le jour, chacun va et vient, et le froid se ferait sentir, n'étaient les précautions que prennent les Esquimaux à ce sujet. On n'entre pas d'emblée dans la salle d'habitation qui est située au fond. En avant, il y a toute une série de maisons de neige reliées ensemble par un corridor étroit et fermé. Ces sortes de vestibules servent de salle de dépôt pour tout ce qui ne saurait trouver place dans la salle qu'habite la famille. En outre, ils empêchent le froid extérieur d'arriver

jusqu'aux habitants de ces maisons sous neige. On a ainsi parfois jusqu'à 12 ou 15 maisons groupées, les trois ou quatre premières alignées les unes à la suite des autres, et toutes les autres accolées, communiquant directement entre elles par une porte basse et étroite comme la porte d'entrée.

Imaginez six ou sept familles seulement qui n'ont pour entrer et sortir que cette unique porte, d'ailleurs toujours parfaitement fermée car non seulement on a scellé les blocs en saupoudrant de neige et en arrosant les joints, mais encore le vent et la tempête ont vite fait parfois d'amoncèler la neige tout autour et jusqu'au dessus de ces maisons qui se trouvent alors comme creusées dans la neige compacte et profonde.

La température s'élève parfois sans doute ; mais il restera toujours la ressource d'enfoncer son couteau de chasse ou sa lance au travers de la muraille et humer ainsi l'air très vif du dehors. De ce moyen on n'abuse guère cependant.

Il va sans dire que sur le toit, et à mi-voûte, l'Esquimau a poli, en l'arrosant d'eau, un glaçon aminci qui laissera passer un peu de lumière et fera office de châssis.

• • •

La maison est debout et chacun d'y entrer. La mère de famille installe d'abord le lit. Elle prend des blocs de neige d'un pied de haut environ ; elle étend par dessus les peaux de caribou ou de bœuf musqué. Et c'est fini ; la couchette est prête.

Après le lit, la lampe. Incapable qu'elle est de produire

le moi
lumiè
l'Esqui
de fam
celui qu
re tend
opale s
est creu
gle droi
On l'a
ou enco
combe l
blubber,
elle tren
lichen, o
de méch
d'abord,
blubber
son tour
la ménag
monte p
Au-de
gue et ét
là que la
l'action d
cuisine si
Au-des
tés dans

le moindre arbuste, cette terre refuse le feu, la chaleur et la lumière à ses habitants. C'est le désert de glace. Eh bien l'Esquimau saura trouver le combustible nécessaire à la vie de famille. La lampe est l'objet le plus utile, mais aussi celui qui demande le plus d'attention. Elle est faite de pierre tendre et poreuse, comme notre pierre ponce, taillé en opale sur une longueur de 40 à 45 centimètres. Sa surface est creusée d'avant en arrière, les bords coupés à pic, à angle droit en arrière et de pente douce en avant.

On l'alimente avec le *blubber* des phoques ou des baleines ou encore le gras de caribou. La femme, car c'est à elle qu'incombe l'éclairage, obtient les premières gouttes d'huile du *blubber*, en le comprimant ou mieux en le mâchant. Puis elle trempe dans l'huile ainsi obtenue, quelques brins de lichen, ou mousse sèche, qu'elle façonne ensuite en forme de mèche et allume avec l'aide du silex. Peu de flamme d'abord, mais peu à peu la pierre s'échauffe, fait fondre le *blubber* ou le gras qui devient huile. Celle-ci s'embrase à son tour, augmente la lumière et la chaleur. Il suffit alors à la ménagère esquimaude de veiller à ce que la fumée ne monte pas par excès d'huile.

Au-dessus de la lampe est suspendue une chaudière longue et étroite creusée dans la même sorte de pierre. C'est là que la glace la plus rebelle se transformera en eau sous l'action du feu ; là que l'Esquimau apaise sa soif et fait sa cuisine simple et rudimentaire.

Au-dessus de la marmite ou chaudière, sur des os plantés dans le mur de glace, sont suspendues les mitaines et les

souliers du chasseur, afin d'en faire disparaître toute trace d'humidité avant de s'en servir de nouveau.

• • •

Quelle impression rapporte-t-on d'une visite à un camp d'hiver?

On sent d'abord une température tiède et lourde, si lourde qu'elle paraît étouffante, comme par excès de chaleur. Aussi les hommes, mais les hommes seuls, y remédient en allégeant leurs costumes, liberté que ne prendra jamais une femme ou une jeune fille.

Quand à l'odeur pénétrante dont l'air est sursaturé, elle est des plus variées : odeur du corps humain, des vêtements de poil de caribou, de la graisse de phoque ou de baleine, de la viande même, souvent faisandée à l'excès, sans parler de certains détails... qui, on le devine assez, ont leurs quote-part dans cette atmosphère pestilentielle.

L'Esquimau habitué à cette vie dès son jeune âge, ne soupçonne même pas ce qui offense tant notre odorat moins cuirassé.

Est-il possible à un Blanc de s'habituer au séjour parmi les Esquimaux ?

Remarquons d'abord que c'est chose toute différente d'y aller en curieux ou de s'y rendre par nécessité ou pour un motif sérieux.

Le touriste qui quittera le vaisseau pour visiter un camp d'Esquimaux, en reviendra bien vite et regagnera à la hâte sa cabine confortable. Il n'aura pas eu envie certainement

de got
suis st
riture
tent et
d'inan

Le
ront et

Il fa
moins
tretien
etc., etc
chambi
recher
de dire

Mais
maux d
nauséal
mers gl

Comr
un endr

L'été,
veloppé
sé à terr
on place
neau, pi
d'autres.

de goûter aux mets dont il a seulement perçu l'odeur. Et je suis sûr cependant que ce même homme trouvera la nourriture et le logement acceptables, qu'il en sera même content en définitive, s'il court le risque de mourir de froid et d'inanition.

Le premier pas une fois fait, bien des préjugés tomberont et les choses apparaîtront sous un nouveau jour.

Il faut dire aussi que les Esquimaux de la côte sont bien moins malpropres que ceux de l'intérieur. Les femmes entretiennent les habits avec soin, les lavent, les font sécher, etc., etc. Rien de souillé ou de corrompu ne traîne dans les chambres d'habitation. Tout ce monde, même en hiver, recherche la propreté du corps : ce serait toute fois exagéré de dire que l'usage du bain quotidien est général.

Mais, après tout, qui oserait faire un crime à mes Esquimaux d'être habitués dès l'enfance à l'odeur désagréable nauséabonde même de l'huile de phoque (*phoca fetida*) des mers glaciales ?

* * *

Comme pour le campement, l'Esquimau choisit toujours un endroit rocailleux et bien sec pour la sépulture des morts.

L'été, le cadavre recouvert de ses habits de fourrure, enveloppé dans des peaux de phoque ou de caribou est déposé à terre et recouvert de pierres. Sur ce tombeau primitif, on place tout ce qui a servi au défunt : canot, lances, traîneau, pipe, fusil, etc. Rien de tout cela ne peut servir à d'autres.

En été quand la neige a disparu, le cadavre, ainsi recouvert de roches, est assez bien à l'abri des fauves. En hiver, c'est autre chose. Le mort — et parfois, hélas ! le moribond qui n'a plus aucune chance de vivre — est simplement muré dans sa maison de neige, et au printemps, à la fonte des neiges, les bêtes se disputent ses restes, comme on le voit par les ossements humains qui gisent autour des campements.

• • •

J'ai remarqué aussi que les Esquimaux, si scrupuleux en ce qui regarde les objets ayant appartenu au mort, ne se font aucun scrupule d'ensevelir leurs défunts tout proche de leur tente, même en été. Sur le même banc de galets vous voyez une *loge* ou tente et une tombe fraîche. Personne n'hésitera non plus à installer ses pénates à proximité d'une tombe ancienne où l'on distingue fort bien les restes desséchés d'un cadavre.

Il semble donc que l'Esquimau n'a pas peur des morts. S'il s'abstient de toucher à tout ce qui leur a servi, c'est peut-être par superstition ou par croyance que les morts peuvent posséder encore dans l'autre monde.

IV. — LE CAMP D'ÉTÉ

Emplacement. — Intérieur. — Travaux de la femme et de l'homme. — Energie, talents, ressources.

Après une visite rapide au camp d'hiver, nous voici arrivés au camp d'été.

Il es
à côté,
bages r
ces ter
tantôt
ou qu'i

Rega
vrage.
peau, n
que son
dents.

Ici, r
l'excès
étend à
faire le
voyage,
plonge,
stagnan
lui-même
ches ; r
liers d'
midité.

Là, u
phoque
ment co
cuisinièr
d'huile

Il est établi sur les bancs de galets. Et pourquoi pas tout à côté, où se trouve une belle place unie de mousse et d'herbages mélangés? C'est sans doute pour éviter l'humidité de ces terrains d'argile, tantôt secs et durs comme la roche, tantôt détrempés et tout de boue stagnante selon qu'il gèle ou qu'il pleut.

* * *

Regardez, en passant, les ménagères esquimaudes à l'ouvrage. Celle-ci gratte le poil de phoque ou plutôt rase la peau, maniant habilement le couteau en forme de croissant que son mari lui a taillé dans une égoïne qui n'avait plus de dents.

Ici, une autre, passe les peaux à l'eau pour en dégager l'excès de graisse qu'elles contiennent. Une autre encore étend à terre, afin de les faire sécher, les peaux destinées à faire le parchemin imperméable pour les canots, les sacs de voyage, les bottes, etc... ; ou bien, au contraire, elle les plonge, le poil tourné contre terre, dans des flaques d'eau stagnante afin de pourrir la racine du poil qui tombera de lui-même. Ces peaux épilées de la sorte ne sont pas étanches ; mais elles sont plus molles et servent pour les souliers d'hiver, quand la neige congelée n'a plus trace d'humidité.

Là, une prévoyante ménagère emmagasine de l'huile de phoque dans des outres faites de peau de phoque habilement cousues. Un coup d'oeil intéressant est offert par la cuisinière qui alimente et entretient son feu de gras et d'huile de phoque. Le lard coupé en minces languettes

fond, coule à grosses gouttes et s'embrase. Le feu est ardent. C'est encore une peau de phoque, étendue à terre poil en dessous, qui fait l'âtre du foyer ; deux ou trois roches plates debout servent de cheminée et supportent en même temps le chaudron.

Autour de la marmite, bambins et bambines rôdent sans toutefois perdre de vue le chaudron. Ils ne s'occuperont pas le moins du monde des visiteurs. "Ventre affamé n'a point d'oreilles", dit le proverbe ; et quand on voit ces enfants gros et gras, pleins de santé et de vie, il faut donc croire qu'ils ont toujours faim, bien qu'ils mangent à satiété aussi souvent qu'ils le désirent, sauf en temps de famine ou de manque de provisions.

Au retour de la chasse, le soir, l'Esquimau rentre au camp et y jouit de la vie de famille. Les délassements ne sont pas inconnus : le chant, la danse, les tours de physique plus ou moins compliqués, leur permettent de passer agréablement les soirées. Mais, le plus souvent, ces soirées sont employées, qui le croirait ? aux oeuvres d'art, sculpture d'ivoire, objets d'ornementation, ou à la confection d'objets nécessaires pour la pêche, la chasse, etc.

L'homme est régulier à l'ouvrage. Il va à la chasse chaque jour, comme le fermier à son champ. L'abondance ne l'arrête pas. Ce dont il n'aura pas besoin sera vendu au loin pour se procurer quelques douceurs ou des objets utiles. Le rêve est de pouvoir, à force de travail, monter un bateau à voiles pour la chasse à la baleine.

Je n'ai pas vu d'Esquimau passer des heures à jouer durant le jour, encore moins à flâner et à jaser inutilement, comme cela se pratique si communément chez les sauvages.

Et cet
comme
se pou
che et
à ces
vent j

Le c
gens.
tous le
sur le
Mais s
tense d
ques d
permet
porte l
automr
gourdi
graisse
même c
Si, d
à l'ave
nouvell
absolu
mort !
C'est
bien in
bou, sei

Et cette activité incessante, cet amour du travail explique comment, en une région si désolée, ces gens parviennent à se pourvoir de vivres, de vêtements, dépourvus de recherche et d'élégance, il est vrai, mais fort bien appropriés à ces contrées et qui étant de première nécessité, ne doivent jamais manquer.

* * *

Le caribou est aussi d'un grand secours à ces pauvres gens. Au point de vue du vêtement, il semble même réunir tous les avantages. Ni l'humidité ni le vent n'ont de prise sur le poil court et serré de sa fourrure chaude et légère. Mais sa chair est plutôt toujours inférieure. Le froid intense des longs hivers l'amaigrit; les mouches et moustiques des marais le harcèlent et le dévorent en été, ne lui permettant pas de profiter du lichen frais et abondant que porte le rocher débarrassé de la glace. Ce n'est guère qu'en automne, quand le froid des nuits et les neiges nouvelles engourdissent maringouins et moustiques, que le caribou s'engraisse, fournit une nourriture plus substantielle et offre du même coup le combustible.

Si, dépitant les calculs des chasseurs, il se prend à errer à l'aventure, oublieux de ses parages favoris et visite de nouvelles contrées, c'est alors pour l'Esquimau le manque absolu de ressources: aliments, vêtements et feu; c'est la mort!

C'est qu'en effet, la chasse constitue toujours un moyen bien incertain de subsistance. Le boeuf musqué et le caribou, seuls habitants de ces déserts, ont des moeurs nomades

qui ne révèlent d'aucune règle. Pour eux, le mouvement, c'est la vie. Sans cesse ils vont et viennent de-ci de-là, au gré des éléments ou de leur caprice. D'ailleurs, décimés par une guerre sans relâche ni merci, ils tendent à disparaître et ne suffiront bientôt plus aux exigences de tout un peuple.

L'Esquimau va-t-il se laisser abattre? Non. Ce que la terre ne peut lui donner, il ira le demander à la mer toujours riche et féconde jusque dans ces régions désolées. Je dis à la mer, car les épaves des fleuves et rivières sont bien rares. A la débâcle des glaces, les grands cours d'eau qui se déversent dans la Baie d'Hudson et dans la mer Arctique, depuis la pointe de Melville jusqu'aux boucles de la Rivière au Cuivre, viennent tous de pays déserts et sans végétation aucune. Ils ne jettent à la mer que leurs eaux tumultueuses et fatiguées de courir les rapides et les chutes parmi ces rochers dénudés qui semblent vouloir s'opposer à leur passage.

* * *

L'Esquimau se tourne donc du côté de la mer. Le phoque, le morse, la baleine et les autres monstres marins sont tout enveloppés, entre chair et peau, d'une épaisse couche de graisse qui a l'apparence du lard le plus pur... et le plus parfumé. J'ai dit ailleurs qu'on utilisait la viande comme aliment, la graisse comme combustible et lumineuse, la peau comme cuir d'excellentes chaussures imperméables et de grande résistance.

Les os des grands mammifères de la mer ont, sur les cornes du boeuf musqué et du caribou, l'avantage de dimen-

sions p
buent l
travail,

Taill

peaux c

et rapie

vitesse

sous l'i

palette,

sur la s

l'Océan

proie.

De ce

permet

quartier

avoir po

Consic

accuse u

aux deta

non moir

faire cha

en maint

Nous l

circulaire

faire un

est plus

sions plus grandes et de plus forte résistance. Ils contribuent largement à la fabrication de tous les instruments de travail, chasse et pêche.

Taillés, cousus et chevillés ensemble, puis recouverts de peaux de phoques, ces os deviennent aussi des canots légers et rapides (*kayaks*), qui se jouent des flots et rivalisent de vitesse avec les monstres de la mer. Ne dirait-on pas que, sous l'impulsion vigoureuse et habile de l'aviron à double palette, ils ont repris une nouvelle vie et qu'aujourd'hui sur la surface des flots, comme jadis des profondeurs de l'Océan, ils s'élancent et bondissent à la poursuite de leur proie.

De ces os encore, l'Esquimau fera son traîneau qui lui permet de voyager plus à l'aise ou même de changer de quartiers d'hiver, emportant avec lui tout ce qu'il a et doit avoir pour faire face aux exigences de la vie nomade.

* * *

Considérée dans ses grandes lignes, la vie de l'Esquimau accuse une énergie extraordinaire. Si nous nous arrêtons aux détails, nous rencontrons en lui un ensemble de qualités non moins frappantes. Le soin jaloux qu'il apporte à bien faire chaque chose, le savoir-faire et l'habileté qu'il déploie en maintes circonstances sont vraiment étonnants.

Nous l'avons vu construire son *igglou*, élever ses murs circulaires, leur donner une inclinaison régulière pour en faire un dôme. Dans la construction du canot, son habileté est plus remarquable encore, Sans autres instruments que

ceux qu'il s'est fabriqués lui-même, en pierre, en os ou en ivoire, il taille avec justesse et précision les épaves de la mer ou plus souvent les os des mammifères. Pas un clou, pas une pointe, mais seulement quelques chevilles en os et, de tous côtés, le nerf des animaux qui, tressé en gros fil, sert, non pas à attacher, mais réellement à coudre, à souder ensemble les différentes pièces du canot. Ainsi constitué, le canot supportera le choc et la violence des vagues aux jours de tempêtes, sans se disjoindre, sans se fausser, ni faiblir.

* * *

Les patins en ivoire que l'Esquimau applique à son traîneau sont faits de courtes lames d'ivoire taillées dans les défenses des morses, ajustées les unes à la suite des autres, sans solution apparente de continuité, à niveau égal et parfaitement régulier, et fixées aux montants par des chevilles. Le tout est d'une précision et d'une solidité parfaites. La preuve, c'est que ni les heurts du traîneau sur les blocs de glace, sur les banes de neige durcis et congelés, ni les chutes dans les crevasses, ne parviennent à disjoindre les patins ou à rompre les chevilles qui les retiennent.

V. — CARACTÈRE DES ESQUIMAUX DU NORD.

Supériorité sur les autres sauvages.

J'ai essayé jusqu'ici de donner une idée de la vie active et particulièrement intéressante de l'Esquimau.

De ses moeurs intimes, de ses us et coutumes, de sa religion ou de ses superstitions, je ne veux rien dire encore, ne

les contr
mettre

La m
tudier i
langue
données

Je ne
ner que
nord pr
qui me
délai d'

On a
définitio
de mes
eux m'a
gnais, il
grands c

Pour
voyages
et les
Pleins c
maux m
une étor
aux circ
L'amou
leurs m
Indiens.

les connaissant pas assez bien, et l'erreur étant aisée à commettre en pareille matière.

La mission une fois fondée, nous serons plus à même d'étudier à fond toutes ces questions. La connaissance de la langue et le séjour habituel sont nécessaires pour avoir des données certaines et exactes sur ces différents points.

Je ne puis cependant pas terminer cette relation sans donner quelques notes sur le caractère des Esquimaux, ceux du nord principalement; enfin je voudrais exposer les raisons qui me semblent militer en faveur de la fondation sans délai d'un centre de Missions pour les Esquimaux.

* * *

On a dit des sauvages qu'ils sont de grands enfants. Cette définition, je l'ai adoptée depuis longtemps. L'expérience de mes prédécesseurs et dix ans de séjour continu parmi eux m'avaient convaincu que, pour réussir avec les Montagnais, il faut savoir les prendre et les traiter parfois en grands enfants.

Pour ce qui est des Esquimaux de l'intérieur, en plusieurs voyages et séjours parmi eux, j'avais pu constater entre eux et les Montagnais certaines différences bien marquées. Pleins d'énergie, de savoir-faire et d'initiative, les Esquimaux montraient aussi une grande souplesse de caractère et une étonnante facilité à se plier sans contrainte apparente aux circonstances les plus diverses et les plus imprévues. L'amour du travail, la gaieté franche et communicative de leurs manières, dénotaient un esprit supérieur à celui des Indiens.

Toutefois, soit disposition naturelle, soit habitude contractée au contact des Montagnais avec lesquels ils ont des rapports, les Esquimaux de l'intérieur montrent parfois des signes d'infériorité et de faiblesse. Ainsi la mendicité commence à s'implanter parmi eux. Pour obtenir un peu de tabac, certains n'hésitent pas à s'abaisser et à s'exposer à la raillerie des autres, quitte, en cas d'échec, à se reprendre en ridicules accès de vanité blessée ou de sottise suffisance. Pour sauvegarder sa fierté, l'Esquimau quémandeur recourt à la ruse.

L'Esquimau du Nord, lui, ne donne aucune prise à la critique sur ce point. Il a l'amour du travail régulier et continu. Chacun pourvoit aux besoins de sa famille, sans égoïsme ni mépris ou envie des autres. Généreux et hospitaliers les uns envers les autres, ils agissent, se meuvent, travaillent à leur guise, libres et indépendants.

* * *

Voici, d'ailleurs, des faits dont j'ai été témoin.

Le 16 du mois de mai, j'arrivais à l'embouchure de la *Seal River* (Rivière au phoque) sur la côte ouest de la baie d'Hudson. Non loin de là, était campée une tribu montagnaise. Tout ce petit monde vivait on ne sait trop comment, de quelques outardes bien rares. La chasse ordinaire donnait, en moyenne, une outarde par famille, tous les trois jours.

Nous traversons la mer *Bottom's Bay*, de l'ouest à l'est, sur la glace, pour nous rendre à Churchill. La marche était pénible.

Deux jeunes Montagnais nous servaient de guides. Ils

avançai
de pe
affolés,

Nous
tant de
camper
nous no

Tente
pêche, r

Sans
més que

Pas d
vingt li
mes son
et un r
lendema

En v
et leur r

“ —
guides,

“ —
cela, et
mocassi
pendant
mins po
quimau
une pai

avançaient lentement, tâtant la glace presque à chaque pas, de peur de tomber dans quelque crevasse. Ils semblaient affolés, ne sachant trop de quel côté se diriger.

Nous voilà donc, tristes voyageurs, mal à l'aise, grelottant de froid, affamés, avec la perspective d'un bien pauvre campement sur cette mer sans horizon, quand, tout à coup nous nous trouvons en face d'un campement d'Esquimaux.

Tentes de toile et de peaux, instruments de chasse et de pêche, rien ne manque.

Sans doute, pensez-vous, ce sont quelques pauvres affamés que la disette retient ?

Pas du tout : voyez cette chaudière qui contient au moins vingt livres de viande de phoque. Aux alentours, les hommes sont à l'affût. Le soir, ils rentrent prendre leur repas et un repos bien mérité, tout en apportant les vivres du lendemain.

En voyant leurs vêtements légers, chauds, imperméables, et leur nourriture saine et abondante, j'étais émerveillé.

“ — Les Esquimaux vivent du phoque, me dit un de nos guides, et c'est ainsi qu'ils font chaque année au printemps.

“ — Comment, m'écriai-je, vous, Montagnais, vous savez cela, et vous préférez jeûner sans relâche, grelotter avec vos *mocassins* mouillés du matin au soir en ce pays de marais, pendant des mois et des mois ! Vous vous servez de parchemins pour faire des sacs imperméables, vous voyez les Esquimaux s'en faire des bottes et vous n'en ferez jamais une paire de souliers ? ”

• • •

Nous quittons le camp et nous suivons une piste de traîneau esquimau. Chose curieuse, sur cette piste, assez régulière pourtant, nous ne trouvons ni eau ni crevasses. C'est que les Esquimaux savent éviter les mauvais passages sans perdre de temps.

Plus loin, nous rencontrons trois chasseurs de phoques. Ils viennent du poste et leurs habits sont très propres. Je m'adresse à l'un d'eux pour acheter une paire de bottes de phoque, car j'avais les pieds à la glace. Il n'en avait pas de rechange ; mais, sans hésiter, il ôte ses propres bottes et me les donne, se contentant de chaussettes courtes, ne lui couvrant que le pied, mais qui sont imperméables comme les souliers et les bottes. Il offre même de faire le feu ; mais, comme nous manquions de vivres, je me contente de chausser mes nouvelles bottes et l'on part. Nous suivons la piste des Esquimaux jusque fort avant dans la nuit et atteignons enfin la terre.

* * *

Depuis mon arrivée à Churchill, c'est-à-dire depuis deux mois et demi, je vois tous les jours travailler sans relâche ces braves Esquimaux. En juillet, à cause des tempêtes, les rêts donnaient peu. Les Montagnais se contentaient d'attendre assis sur la pointe de quelque rocher avancé de la côte que les canards vinssent se planter au bout de leurs fusils. Chasse de grande patience et de plus grand succès encore. Chez eux, la famine, cela va de soi, se faisait cruellement sentir. L'esquimau, lui, ne manquait pas de vivres. Je fis plusieurs visites à leur camp, mais je n'y rencontrai jamais aucun homme durant le jour ; ils étaient au travail.

L'E
gnée,
cher r
che, s
On pe
jour,
lui-mé
vrages
plus l
ne l'e
Vou
Esqui
pour
petits
climat
ne fer
cessai
L'a
pé. I
Sur l
minut
tes ch
place
tes de
thode
ordres
Les s
geaier
grand
toute

L'Esquimau comprend bien la besogne qui lui est assignée, quelle qu'elle soit. Il la fait de son mieux, sans chercher ni conseils, ni approbations déguisées à droite et à gauche, sans s'interrompre pour babiller, fumer ou se reposer. On peut compter absolument sur lui. Je le vois ici, chaque jour, occupé aux travaux les plus divers, toujours égal à lui-même, sans lenteur ni précipitation, apportant aux ouvrages les plus communs la même attention qu'à ceux de plus haute importance. La présence du maître à ses côtés ne l'excite pas plus que celle de ses compagnons de travail.

Vous pouvez voyager partout au Nord, en hiver, avec un Esquimau. Pour construire l'*igglou* ou maison de neige, pour sécher et amollir le cuir des vêtements, pour les mille petits détails où vous aurez à recourir à son expérience du climat, l'Esquimau sera toujours prêt, toujours attentif et ne fera jamais sentir d'aucune manière qu'il se croit nécessaire.

L'arrivée des Esquimaux de Fullerton surtout m'a frappé. Deux baleinières à voiles abordèrent en même temps. Sur le rivage, nombre d'amis attendaient. En quelques minutes, les bateaux furent déchargés, hâlés à terre et toutes choses, rames, voiles, agrès, bagages se trouvèrent à leur place dans un ordre parfait. Pas de démonstrations bruyantes de joie. L'ouvrage d'abord, et l'ouvrage se fit avec méthode et dans le calme. Point ne fut besoin de lancer des ordres de ci, de là. Tout marcha comme par enchantement. Les souhaits de bienvenue, les poignées de main s'échangeaient avec aisance et gravité. Je croyais rencontrer de grands enfants et je me trouvais devant des hommes dans toute la force du terme.

Non, les Esquimaux du Nord ne sont pas de grands enfants auxquels on puisse en imposer par des airs de grandeur ou que l'on puisse amuser avec les petits riens qui captivent la curiosité du sauvage ordinaire. Ainsi que me le disait un des officiers de la gendarmerie à cheval du Nord-Ouest, ils sont vraiment pleins de ressources et dignes de la civilisation qui serait fière d'eux si elle les connaissait.

Quel beau caractère ! quelle différence avec tant d'autres sauvages, timides, indolents qui vont et viennent la tête basse et le regard plutôt hébété.

Il y a quelques années, un de ces Esquimaux du Nord descendit à Winnipeg. Chacun prit plaisir à lui montrer les derniers progrès de la civilisation. Il regardait, mais restait parfaitement calme sans rien témoigner de l'admiration naïve de l'enfant. En chemin de fer, en tramway ou en automobile, il se sentait aussi à son aise que sur son traîneau à chiens. De la lampe à huile de phoque ou de baleine à la lumière électrique, de l'igglou (maison de neige) à ces grands magasins qui étalent le luxe et la richesse et jusqu'aux grandes manufactures, créatrices de merveilles, il y a certes une différence énorme.

* * *

J'ai dit plus haut combien l'Esquimau du Nord aime le travail et la propreté.

Après la journée, surtout durant les longues soirées d'hiver, il s'occupe encore d'œuvres d'art. La pierre ponce, l'ivoire, les os, prennent toutes les formes entre ses mains habiles. Je ne parle pas ici des pipes, couteaux, lances, harpons, flèches, harpons, ustensiles de cuisine, etc. Ce

sont
conn
art re
même
près
la pos
Let
coupe
sauva
" —
quima
Ils
à mon
Les
gradé,
son ex
difficu
vages
proche
que la
Oh!
Tous le
rencont
nera-t-c
sens au
âmes, t
soupçon
fait de

sont des objets de première nécessité que chaque Indien façonne à merveille. Mais j'ai vu, taillés et sculptés avec un art remarquable, des ours blancs, des morses, des phoques, et même un Christ miniature de 7 à 8 centimètres, copié d'après un dessin, vrai petit chef-d'oeuvre pour le naturel de la pose, les proportions et le fini des moindres détails.

Leur habillement se fait remarquer par la justesse de la coupe. Il ne comporte aucune superfluité bizarre, de goût sauvage, telles que rubans, tresses aux couleurs disparates.

“ — Vos souliers, me disait-on, ont été faits par des Esquimaux du Sud. ”

Ils manquaient, paraît-il, de proportion et n'allaient pas à mon pied.

Les Esquimaux du Nord ne sont donc pas un peuple dégradé, impuissant, luttant avec peine et à contre coeur pour son existence. Ils n'ont même pas l'air de soupçonner les difficultés qui les environnent. En un mot, de tous les sauvages que j'ai rencontrés jusqu'ici, ce sont eux qui se rapprochent le plus du monde civilisé. Ne faut-il pas espérer que la religion du monde civilisé les attirera, elle aussi ?

Oh ! combien ce peuple mérite qu'on s'occupe de lui ! Tous les blancs, baleiniers, voyageurs, commerçants, qui les rencontrent s'intéressent à leur bien-être matériel. S'étonnera-t-on dès lors, si prêtre, missionnaire des pauvres, je me sens au coeur un immense désir de salut de ces pauvres âmes, toutes païennes encore, qui, avides de civilisation, ne soupçonnent rien encore du premier et du plus grand bienfait de la civilisation : la connaissance du vrai Dieu ?

VI.—POUR LA NOUVELLE FONDATION CHEZ LES ESQUIMAUX

Nécessité d'un centre de mission à Chesterfield.

Puisque, pour le moment, il n'est pas possible d'atteindre, en partant d'un seul centre de mission, toutes ces populations disséminées sur plusieurs milliers de kilomètres, on doit chercher, du moins, à en atteindre pratiquement le plus grand nombre.

Chesterfield me semble le lieu le plus favorable comme chef-lieu de rayonnement de l'apostolat chez les Esquimaux.

En effet, si nous retranchons, pour l'instant, les trois groupes situés à l'Est de la Baie d'Hudson, le long des détroits d'Hudson, de Davis et de la terre de Baffin, groupes séparés par la mer, à de grandes distances entre eux, et où se trouvent onze ou douze cents Esquimaux, dont une partie seulement du Vicariat du Keewatin, il nous en reste 2,800 ou 2,900 à l'Ouest de la Grande Baie, et pour tous ceux-ci Chesterfield semble tout indiqué comme mission principale d'un district ayant Repulse Bay comme limite au Nord (à 500 kilom.) et le Cap Esquimau, comme limite au Sud (à 300 kilom.). Il suffit donc de prendre Chesterfield comme foyer d'une circonférence dont le rayon serait de 3 à 400 kilomètres, pour atteindre presque tous les Esquimaux qui sont sur le continent et appartiennent au Vicariat apostolique du Keewatin.

Ces distances sont énormes, dira-t-on. C'est vrai; mais les Esquimaux en parcourent chaque année de plus grandes encore pour rencontrer un simple colporteur ambulant de tribus voisines. Ce marchand, à son tour, revient chez lui

et ent
avant
les Es
Mer
jusqu
Cheste
Les
pareill
ment
Baie d
tous ce
re aux
forcém
tement
ils aur
Je s
du Nor
de leur
plus, i
avaient
Inlet, c
sionnai
leur de
Baie, le
ges, ha
siteront
s'ils sor
on qu'i
earabân
Un a

et entreprend un autre voyage pour se rendre au poste ou avant-poste intermédiaire le plus proche. Croira-t-on que les Esquimaux des Bouches du Bachs River au bord de la Mer Arctique envoient ainsi chaque année des fourrures jusqu'au lac Caribou, à 1,000 kilomètres au sud-ouest de Chesterfield.

Les Esquimaux, sans doute, n'entreprendraient point de pareils voyages, surtout en groupes, pour aller voir seulement le missionnaire; mais, cette année même, la Cie de la Baie d'Hudson établit un poste à Chesterfield qui attirera tous ces voyageurs et d'autres encore. Au lieu d'avoir affaire aux marchands ambulants dont l'approvisionnement est forcément très restreint, beaucoup préféreront traiter directement eux-mêmes au magasin, où, sans voyager davantage, ils auront plus à choisir et seront mieux payés.

Je sais encore que la plus grande partie des Esquimaux du Nord réside loin au nord de Chesterfield; mais la raison de leur séjour en ces pays extrêmement lointains n'existant plus, ils se rapprocheront. Les baleiniers écossais, qui les avaient attirés et retenus à Repulse Bay et jusqu'à Lyons Inlet, ont abandonné le pays. Les Américains qui approvisionnaient les Esquimaux autour de Fullerton en sont à leur dernier voyage. La pêche à la baleine finie dans la Baie, les pêcheurs se retirent. Les Esquimaux de ces parages, habitués depuis longtemps à un confort relatif, n'hésiteront pas à avancer cent milles au sud vers Fullerton, s'ils sont sûrs de rencontrer les mêmes avantages. Pense-t-on qu'ils préféreront retourner à l'âge de pierre, laisser la carabine pour la flèche et la lance en silex ?

Un autre avantage unique de Chesterfield comme centre:

c'est que, du golfe, on peut en été visiter en canot le plus grand nombre des Esquimaux de l'intérieur. Ceux-ci sont campés sur les lacs et rivières, qui presque toutes sont tributaires du golfe de Chesterfield tant au sud qu'au nord. Ainsi la rivière Dochant, qui vient du lac Athabaska, la rivière Fasan, bien connue des Montagnais du lac Caribou et sur les bords de laquelle résident tant d'Esquimaux, confluent directement vers ce golfe. D'autre part, quelques courts portages entre les lacs intermédiaires suffisent pour passer de la rivière Kasan aux rivières Ferguson et Maguse.

Enfin, à Chesterfield seulement on peut compter sans faute sur le caribou, hiver et été, sur le phoque, sur la baleine blanche pour nourrir les chiens. C'est dans les environs de Chesterfield que la plupart des Esquimaux viennent chaque année à l'automne chasser le caribou pour se procurer les peaux dont ils ont besoin pour l'hiver.

* * *

Grâce à ses ressources énormes, l'Eglise anglicane nous a précédés dans le nord, sur la terre de Baffin, dans le Cumberland Sound (Nord de la baie Frobisher). Le Rév. M. Peck a établi une mission à côté d'une station de baleiniers à Blacklead Island. De là, il est descendu cet été même au détroit de la Baie, côté nord, amenant avec lui un jeune prédicant, qu'il a installé à Hachen Inlet, pour desservir les Esquimaux.

Ces deux révérends ont fait la traversée à bord du *Minto* qui m'a amené de Churchill à York. Un *Schooner* remorqué par le *Minto* destiné aux travaux d'hydrographie et de

mag
neme
prov
nées
Vo
Keew
d'Esc
fluen

Res
beauc
rent b
pour l
gouver
verrait
l'inten
vue de
puis C
de Chu
moins l
nous vo
vaillé p
maux, c
dès lors
de la B
chill, s'
poste de
Etant
nes (et i

magnétisme dans le détroit, effectués au nom du gouvernement anglais, a apporté des maisons démontables, des provisions de comestibles et de charbon et tout le matériel nécessaire à un établissement confortable.

Voici donc la partie Nord-Est du Vicariat apostolique du Keewatin occupée par les Sociétés protestantes et un millier d'Esquimaux qui tombent du même coup sous leur influence.

* * *

Restent ceux des rivages ouest de la Baie. Ils sont de beaucoup les plus nombreux et les mieux groupés. Ils attirent beaucoup l'attention des étrangers par leur sympathie pour le monde civilisé. La Compagnie s'établit chez eux, le gouvernement ne nous causera aucun embarras, mais nous verrait plutôt avec plaisir. D'autre part, mon voyage avec l'intention de me renseigner sur ces Esquimaux, au point de vue de l'établissement futur d'une mission, est connu depuis Churchill jusqu'à Fullerton. Les ministres d'York et de Churchill, très conciliants d'ailleurs, ferment d'autant moins les yeux sur nos démarches qu'ils craignent plutôt de nous voir nous implanter chez eux. M. Peck, qui a tant travaillé pour les sauvages Montagnais Cris et pour les Esquimaux, doit descendre à Churchill, cet été, dit-on. Il sera dès lors certainement à bord du *Pélican*, steamer de la Cie de la Baie d'Hudson. Ce steamer, à son retour de Churchill, s'arrêtera à Chesterfield pour y établir le nouveau poste de traite.

Etant données toutes ces circonstances purement humaines (et il en est d'autres) peut-on remettre à plus tard l'en-

treprise projetée? Non! Ma conviction absolue est que tarder c'est livrer tout un peuple aux ministres de l'erreur qui approchent de plus en plus ; c'est renoncer à tout développement du nouveau vicariat de Keewatin vers le nord.

On peut faire beaucoup de bien, je l'accorde, dans les missions déjà établies. Partout des missionnaires zélés maintiendraient dans la foi catholique des tribus que nos premiers Pères ont converties, c'est encore vrai. Mais l'ère des conquêtes du bon Dieu sur les âmes des païens serait close et tout ce peuple des Esquimaux serait irrémédiablement abandonné !

Espérons qu'il n'en sera pas ainsi et que, pour une simple question d'argent, la marche en avant de la mission ne sera pas arrêtée. Notre chère famille des Oblats sera là, avec le secours de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, le bras de Dieu pour arracher les âmes au démon.

Par



fical
Galat
de la
nique
che f
rent
contr
accep

EUROPE

EN BULGARIE

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Par le R. P. César Chassagne, des Augustins de
l'Assomption, professeur au Collège Saint-
Augustin de Philippopoli.

(SUITE ET FIN)

EN 1860, la haine du Grec était à son comble. Elle éclata. Le jour de Pâques, Hilarion, évêque titulaire de Macariopolis, célébrant pontificalement la messe dans l'église Saint-Etienne de Galata, à Constantinople, cessa, aux applaudissements de la foule, la commémoration du Patriarche oecuménique. Et son exemple, fut imité. Un nouveau Patriarche fut élu sur ces entrefaites. Les révoltés ne le reconnurent pas. Joachim II publia alors une violente encyclique contre les Bulgares. Les évêques bulgares y répondirent en acceptant toute la responsabilité de leur acte. Et les ana-

thèmes de Constantinople commencèrent à pleuvoir sur leur tête. De plus en plus exaspérés, les Bulgares menaçaient de se tourner vers Rome. Le Patriarche effrayé fit alors des propositions conciliantes qui ne satisfirent pas les mécontents. Enfin, le 28 février (12 mars) 1870, la Porte, croyant ainsi favoriser le slavisme ottoman plutôt que le panslavisme russe, instituait un *Exarcat* bulgare.

L'Exarque fut élu et, en dépit des protestations patriarcales, triomphalement reçu à Constantinople. Le 23 mai 1872, fêtes des SS. Cyrille et Méthode, il officiait pontificalement et donnait, à la fin de la cérémonie, lecture d'un acte proclamant l'autonomie religieuse des Bulgares.

Ce haut personnage fut exilé pendant la guerre russo-turque (1877-1878). Rendu à la liberté, comme on lui demandait d'être prudent, il répondit: " C'est la mort de Grégoire V qui a fondé l'indépendance de la Grèce. Puisse mon sang obtenir la délivrance de ma patrie! "

Déposé, puis exilé de nouveau, il mourut sur son ancien siège épiscopal de Vidin. Il a pour successeur, depuis 1877, un homme éminent, Mgr Joseph, qui fut élève des Lazaristes à Bébek, étudiant en droit à Paris, fonctionnaire ture, premier secrétaire du Saint-Synode, protosyncelle de l'Exarcat, administrateur de Vidin et enfin évêque de Loftcha.

* * *

L'Exarque est nommé à vie avec l'approbation du sultan et du gouvernement de Sofia. Il réside à Constantinople. Choisi parmi les deux candidats que le clergé et le peuple présentent à l'assemblée synodale, il est de droit président

du S
Ma
soit,
rêven
che o
Sou
foncti
lière c
sémin

On
bulgar
sous ce
tion en
nouvel
ment t
gymna
cerdote
lacunes
prit du
ques e
ques, m
une eff
Des r
Sofia.
La conv
France.
" — ()
sous-rec

du Saint-Synode, la suprême autorité spirituelle du pays.

Mais je l'ai déjà dit, un Exarque, tout indépendant qu'il soit, ne suffit désormais plus aux ambitions bulgares. Ils rêvent d'un patriarche qui se dresserait en face du patriarche oecuménique.

Sous la haute direction de l'Exarque et du Saint-Synode fonctionne une hiérarchie ecclésiastique absolument régulière d'évêques, de prêtres et de diacres fournis par les deux séminaires de Sofia et de Chichli (Constantinople).

LE CLERGÉ BULGARE

On aurait grandement tort de se figurer que le séminaire bulgare ressemble aux pieux établissements que possèdent sous ce nom les pays catholiques. Ici il n'y a pas de transition entre le lycée et le grand séminaire et l'on exige des nouvelles recrues un bagage littéraire et scientifique vraiment trop simplifié. Quiconque a terminé telle classe du gymnase peut se présenter, il est admis. Sa formation sacerdotale qui devrait normalement durer quatre ans, a des lacunes dont gémissent les moins prévenus. Mais si l'esprit du jeune clerc arrive quand même à s'orner de quelques connaissances exégétiques, théologiques, philosophiques, musicales, etc., son cœur, par contre, est laissé dans une effrayante pénurie.

Des religieux français visitaient un jour le séminaire de Sofia. Le sous-recteur les reçut. Il avait étudié en Russie. La conversation tomba sur la formation des séminaristes en France. :

“ — Comment les formez-vous à la piété? interrogea le sous-recteur.

“ — On choisit assez jeunes, des enfants qui désirent être prêtres et qui ont la vocation.

“ — Chez nous, dit-il, on ne tient nul compte de la vocation. Après sa 3e classe du gymnase, tout jeune homme peut entrer au séminaire.

“ — Mais des pratiques de piété particulières, intimes, spontanées, sont indispensables au séminariste.

“ — C'est impossible chez nous. Parmi nos séminaristes, beaucoup n'entendent même pas la messe le dimanche. On sonne, mais très peu se dérangent pour aller à l'église. Ils trouvent les offices trop longs et trop fatigants.

“ — Un moyen essentiel pour former les séminaristes chez nous, c'est la confession.

“ — *Nous ne pouvons pas entrer dans ce compromis de la conscience...*

“ — Alors, les règlements sont inutiles; car tout repose sur la confession et la communion fréquentes... ”

On s'imagine sans peine, d'après cette constatation, quels pauvres pasteurs d'âmes promettent de tels séminaristes.

• • •

“ Les prêtres, lisons-nous dans une correspondance de Sofia à la *Croix*, sont des fonctionnaires et rien de plus. Sans influence comme sans prestige, à la merci de tous les gouvernements et relégués au fond de leurs églises, ils restent les éternels et complaisants approbateurs du fait accompli. Chez nous, les prêtres représentent une force; on les persécute. Ici, c'est une caste impuissante dont nul ne se soucie. Si, par hasard, quelque compatriote pris de zèle s'avise de tancer leur somnolence ou leur mercantilisme, ils

se ta
fasse
à tra
Je
cle p
doxe,
“ N
mettr
nale b
plus s
temps
vant l
émanc
au cler
dépend
tre Eg
qu'elle
sur ses
grand j
office,
pour le
cierge d
quelque
la parol
Cet an
français
gènes, u
catholiqu
vertueus
pendant

se taisent prudemment à moins que, pour se défendre, ils ne fassent diversion sur le " papisme ", qui a, d'ailleurs, subi, à travers les siècles, de plus redoutables assauts. "

Je veux citer encore ces lignes extraites d'un récent article publié dans un grand journal de Sofia par un orthodoxe, ex-député et avocat influent.

" Ni le gouvernement, ni le clergé ne réagissent pour mettre un frein à la corruption générale. L'Eglise (nationale bulgare) tombe par la faute de ses prêtres, qui n'ont plus sur le peuple la même influence qu'autrefois. Au temps des Turcs, ils étaient les protecteurs des peuples devant les autorités et leur guide politique. Aujourd'hui, émancipé, le peuple n'a plus besoin de cette protection. Mais au clergé incombe encore une mission de culture sociale dont dépend son influence sur le peuple. Malheureusement, notre Eglise n'a pas compris cette mission qu'elle ne peut et qu'elle ne veut pas remplir... Et elle commence à branler sur ses bases. Je n'oublierai jamais ce prêtre de Petchéra, grand patriote d'ailleurs, qui, afin d'avoir plus tôt fini son office, commençait les vêpres en sortant de son presbytère pour les terminer en arrivant à l'église et en allumant le cierge d'usage. Cela suffisait autrefois; il faut aujourd'hui quelque chose de plus: le peuple demande qu'on lui prêche la parole de vie et qu'on l'édifie par de bons exemples. "

Cet article, élogieux d'autre part pour les congréganistes français, a provoqué, de la part de quelques feuilles indigènes, un déchaînement de colères contre le prosélytisme catholique. On a réédité de vieux clichés et fait vibrer de vertueuses imaginations. Le coup du coréligionnaire indépendant avait donc porté juste.

LE BULGARE EST-IL RELIGIEUX ?

A clergé ignorant, fidèle indifférent. L'un et l'autre et les deux à la fois, sont la règle générale des Eglises schismatiques. On s'accorde pourtant à reconnaître, chez les Bulgares, un sans-gêne plus marqué touchant les questions religieuses. Le Japonais, paraît-il, entretient avec la divinité des relations de politesse. Je ne sais s'il serait possible d'en dire autant de ce petit peuple balkanique, presque aussi empressé à s'émanciper des lois divines, qu'il fut ardent à secouer le joug islamique.

Les journaux locaux et étrangers signalaient récemment la profession d'athéisme des instituteurs bulgares réunis en congrès. L'opinion ne s'émut, d'ailleurs, pas outre mesure de ce qu'on se contenta de nommer des actes " inconsidérés ". Aussi, les maîtres d'école ne se gênent guère pour mettre d'accord leurs actes et leurs théories.

En plus d'un gymnase, les leçons de religion sont supprimées faute de titulaires. Les professeurs refusent de donner cet enseignement. On ne dit pas que les élèves s'attristent de cette suppression. Tout jeunes, ils relèguent l'instruction religieuse au dernier plan de leurs préoccupations. Elle pourrait gêner la liberté de leurs plaisirs et, au surplus, on peut très bien, pensent-ils, faire fortune sans savoir une syllabe de catéchisme ou d'Histoire Sainte. Avant tout, il faut être pratique, au siècle où nous sommes; et personne ne l'est davantage qu'un Bulgare.

* * *

P
de c
Tou
l'isl
l'Or
sa d
une
L'en
tre e
Je
pays
ment
naire
est la
D'
qu'ils
ploren
tienne
Le cle
de la
Il bap
gueme
tent su
pour e
la digr
la chai
tuelle

Pas plus que l'école, la famille bulgare n'est un foyer de croyances religieuses et de morale chrétienne. Pourquoi? Tout d'abord, la Bulgarie souffre de ce mal affreux que l'islamisme vainqueur a propagé d'un bout à l'autre de l'Orient: l'énervernement de la famille, quand ce n'est point sa dislocation totale. L'autorité du père et de la mère est une trame fragile que le moindre effort met en lambeaux. L'enfant garde à ses parents un respect craintif; mais entre eux rarement existe la chaîne forte d'un véritable amour.

Je voudrais pouvoir vérifier si la Bulgarie n'est pas le pays du monde où s'échange le moins de lettres. Les sentiments y sont trop restreints pour une feuille de papier ordinaire. Quelqu'un me disait que la petite carte postale verte est la juste mesure du coeur bulgare.

D'autre part, les parents ne sauraient transmettre ce qu'ils n'ont pas, et dont ils ne peuvent, par conséquent, déplorer l'absence. D'où tiendraient-il cette tradition chrétienne, sauvegarde des familles dans nos pays occidentaux? Le clergé, à qui, après cinq siècles d'esclavage, incomberait de la créer et ensuite de l'entretenir, se dispense de le faire. Il baptise, marie, enterre, mais ne prêche jamais, ou si vaguement, que ses paroles ne s'adressent à personne et restent sans fruits. Il lui manque, pour enseigner et surtout pour convaincre, l'autorité de la science; mais plus encore la dignité de vie et la vertu. Sa femme et ses enfants selon la chair, le préoccupent beaucoup plus que la famille spirituelle qu'il tient du sacerdoce.

* * *

Il faut avouer que l'indifférence des Bulgares en matière religieuse, est notoire. Ils apportent eux-mêmes à le dire et à l'écrire, un sans-gêne quelque peu fanfaron.

“ Il faut reconnaître, écrivait, en 1904, un très distingué publiciste de Sofia, que les Bulgares ont toujours considéré la religion au point de vue pratique. Dans nos traditions séculaires la religion apparaît comme l'arme qui a servi à nous conserver personnellement en tant que nation et à atteindre des fins d'une nature purement temporelle. Boris baptisa son peuple pour des considérations politiques. Plus tard, durant de longs siècles, ses successeurs penchèrent, tantôt du côté de Rome, tantôt du côté de Byzance, selon les chances de la politique et le développement des conditions internationales. Ces hésitations expriment avec une clarté frappante le réalisme de l'esprit politique bulgare. Elles forment l'un des traits les plus accusés de notre psychologie nationale... Nous sommes orthodoxes, parce que c'est dans l'orthodoxie qu'on nous a baptisés; mais aucune affection ne nous attache à cette confession religieuse... ”

Entre eux et spontanément, ils ont de ces accès de brutale franchise. Eh bien! qu'un étranger s'avise, je ne dirai pas d'attaquer leur Eglise, leur clergé, mais seulement de répéter un dixième des critiques qu'ils lui ont cent fois prodiguées: c'est aussitôt une formidable levée de boucliers.

L'orthodoxie est sainte et intangible. Sitôt qu'elle est en cause, le libéralisme bulgare n'est plus qu'un mot... Les indigènes oublient dès lors, très vite, que leur constitution proclame la liberté des cultes. Et cette intolérance se manifeste à propos de tout. Elle éclate, par exemple, en récriminations contre la propagande catholique et surtout contre

les t
mais
tout
s'ouv
velléi
revue
tings
Les ir
ductib

PHIL

Il co
réserve
somplic
longuen
tant le
France
dées, on
la pénin
Beyrouth
Philip
est le be
Pères de
communa
1862, le
sompction,
nais y av

les ténébreuses menées des " Jésuites ", qui, sans avoir jamais pénétré en Bulgarie, n'en sont pas moins la cause de tout le mal. Dès qu'une école catholique se fonde, dès que s'ouvre une modeste chapelle ou qu'un paysan a la moindre velléité de reconnaître l'autorité de Rome, vite journaux et revues tonnent éloquentement contre le papisme.. Des *meetings* s'organisent, des discours incendiaires sont prononcés. Les indifférents de tout à l'heure deviennent les plus irréductibles champions, et en apparence les plus convaincus.

PHILIPPOLI, BERCEAU DES OEUVRES FRANÇAISES EN BULGARIE. — L'ÉCOLE SAINT-ANDRÉ ET LE COLLÈGE FRANÇAIS DES ASSOMPTIONISTES.

Il convient, parmi les oeuvres françaises en Bulgarie, de réserver une plus large place au collège des Pères de l'Assomption, à Philippoli. Je crois devoir m'y arrêter plus longuement, car l'oeuvre est trop peu connue. C'est pourtant le seul établissement d'enseignement secondaire que la France possède dans ces parages. Toutes proportions gardées, on pourrait dire que le collège de Philippoli a, dans la péninsule balkanique, l'importance de l'Université de Beyrouth en Syrie.

Philippoli, capitale de l'ancienne Roumélie Orientale, est le berceau des oeuvres assomptionistes en Orient; les Pères de l'Assomption précédèrent en Bulgarie toutes les communautés françaises qui y fleurissent aujourd'hui. En 1862, le R. P. d'Alzon, fondateur des Augustins de l'Assomption, était à Rome.. La canonisation des martyrs japonais y avait attiré un grand nombre de pèlerins. Spontané-

ment, Pie IX confia à sa jeune Congrégation le soin de travailler au retour des *orthodoxes* d'Orient à l'Eglise romaine. Plus tard, une lettre du cardinal Simeoni donna officiellement la mission bulgare aux Pères de l'Assomption. Sur l'ordre du P. d'Alzon, le Père Galabert, partit aussitôt pour Constantinople. Il visita la Turquie et la Bulgarie, étudiant le pays et les événements. Mgr Canova, archevêque latin de Sofia et Philippopoli, retint le Père en cette dernière ville et le pria d'y fonder une école paroissiale pour ses fidèles. Le Père Galabert en référa à son supérieur qui accepta, et en 1863 fut posée la première pierre de l'Ecole paroissiale de Saint-André.

Cette école, qui était gratuite, fut toute à la charge des religieux assomptionistes. Ils ne recevaient aucun traitement. Les faibles et très rares rémunérations épiscopales, tout à fait insuffisantes, ne permettaient pas de faire face aux exigences qu'impose toute fondation nouvelle. L'oeuvre cependant prospérait.

On y adjoignit un cercle pour jeunes gens, avec jeux, bibliothèque, conférences, même un cours de sténographie dans le but de fournir des sténographes au Parlement de la Roumélie Orientale. Un peu plus tard, des cours du soir furent organisés. Une Société dite de Saint-Louis de Gonzague était née à l'ombre de l'école. Un certain nombre d'élèves occupèrent très vite des postes importants dans le pays. Afin de favoriser et faire éclore les vocations sacerdotales discernées chez les meilleurs élèves, les Pères tentèrent l'essai d'un alumnat. Avec de bons prêtres pour le diocèse, il aurait fourni de précieux auxiliaires pour les écoles des villages. C'était donc en même temps une école

no
reni
bres
de l
Orie

En
Phili
nistes
Des o
s'essa
monit
Les r
soldat
contra
" mar
Reyna
Les
Ceux p
néfici
mais le
et c'est
au-delà
par aill
l'enfant
chose.
Ces c
long d'e
der un C

normale... Ces progrès et cette abondance de vie frappèrent vivement, quand ils visitèrent l'établissement, les membres de la commission internationale chargée par le Congrès de Berlin, d'élaborer le statut organique de la Roumélie Orientale.

* * *

En janvier 1878, lorsque l'armée du général Gourko prit Philippopoli et en chassa les Turcs, l'école des Assomptionnistes ouvrit largement ses portes aux Russes libérateurs. Des officiers furent même invités à la table des religieux et s'essayèrent, plus d'une fois, à trouver sur le pauvre harmonium de la communauté, les notes des airs de leur pays. Les religieux ne marchandèrent pas leur dévouement aux soldats. L'un d'entre eux, le Père Barthélemy Lampre, contracta même le typhus en soignant les blessés. Il mourut " martyr de la Charité ", suivant le mot élogieux de Mgr Reynaudi, qui venait de succéder à Mgr Canova.

Les difficultés ne manquaient pas à l'Ecole Saint-André. Ceux pour qui elle avait été fondée ne savaient pas en bénéficier ou ne le faisaient qu'à leur corps défendant. Jamais les Pavlikans n'ont compris la nécessité de s'instruire, et c'est à grand peine que l'on gardait les enfants en classe au-delà de 11 ou 12 ans. La plupart des familles étaient, par ailleurs, trop pauvres pour se priver du faible salaire de l'enfant, dès que celui-ci était capable de gagner quelque chose.

Ces considérations et d'autres encore qu'il serait trop long d'exposer, décidèrent les Pères Assomptionnistes à fonder un Collège.

Cette fondation ne se réalisa pas sans peine et l'histoire impartiale dira les abus d'autorité et les mauvais vouloirs flagrants qui, ne pouvant l'empêcher de naître, réussirent à reléguer le Collège français dans un quartier excentrique, le quartier ture, au bord de la Maritza.

Le gouvernement français avait promis un crédit de 30,000 francs. Survint un malencontreux changement de ministère et, en dépit des belles promesses, la République se contenta de donner un appui moral, d'ailleurs précieux. L'oeuvre eut à sa base les dettes et la misère. Elles ont toutes la même spécialité, les oeuvres assomptionistes, en Orient : naître dans l'indigence et prospérer sans capitaux. On acheta donc, en 1883, une demi-douzaine de bicoques disparates et orientées dans tous les sens, qui s'intitulèrent pompeusement : COLLÈGE FRANÇAIS. Les classes, ouvertes en 1884, interrompues par la révolution de Philippopoli, en 1885, ne reprirent sérieusement qu'en 1886.

Un jour, l'étroitesse des locaux se fit sentir d'une façon si impérieuse que de nouveaux taudis se groupèrent auprès des anciennes mesures sous l'enseigne alléchante.

* * *

En 1904, puis de nouveau en 1906, la débâcle du vieux devant le neuf commença, et une spacieuse construction rectangulaire, montrant très loin ses murailles blanches et son toit rouge, s'éleva dans le fouillis des mesures. Salles d'études, salles de classes, dortoirs se dilatèrent sous l'audacieuse initiative de celui qui fut le vrai créateur de l'établissement, le R. P. Elie Biequemard. En même temps l'enseignement des sciences se donnait des cabinets de physique

et de
vraie
daign
En
dizain
cienn
de ce
dilate
pour l

Créé
que tou
vait s'e
thousia
subi d'i
Tout
nulleme
sir et le
professe
vices per
si longte
thème, le
bles.

Ce que
cléricalis
paient le
quaient s
par leurs

et de chimie, ainsi qu'un musée qui commence à devenir une vraie curiosité que les personnalités les plus hautes ne dédaignent d'honorer de leur plus flatteuse attention.

En 1910 enfin, devant le nombre croissant des élèves, une dizaine de salles de classes viennent de s'ajouter aux anciennes. Mais le Collège ne saurait se contenter longtemps de ce supplément de fortune. Tôt ou tard, il devra encore dilater ses murailles. Le directeur caresse d'autres rêves pour le jour où il aura plus d'espace et moins de dettes.

LE COLLÈGE FRANÇAIS ET L'OPINION.

Créé au milieu d'un pays schismatique et qui redoute plus que tous les empiètements de l'étranger, le Collège ne pouvait s'attendre à susciter du premier coup de grands enthousiasmes. L'opinion, sur son compte, depuis 25 ans, a subi d'intéressantes variations.

Tout d'abord, on affecta de l'ignorer, ce qui ne l'empêcha nullement de vivre. Sa réputation fut alors noircie à plaisir et le peuple, toujours crédule, eût tôt fait de voir en ces professeurs à capuchon noir et à ceinture de cuir, tous les vices personnifiés. On ne s'expatrie point en masse, et pour si longtemps, quand on a la conscience tranquille. Et sur ce thème, les grand'mères brodaient des contes invraisemblables.

Ce que la Bulgarie comptait d'intellectuels frottés d'anticléricalisme, jaloux de la concurrence papiste, enveloppaient le Collège d'un souverain mépris. Ceux-là s'offusquaient surtout du costume. Ne connaissant le prêtre que par leurs prêtres, ils n'admettaient pas que la soutane pût

abriter des capacités pédagogiques. Ils criaient à l'obscurantisme. Pour admettre en ces moines étrangers la *science*, il eût fallu, pensaient les lettrés indigènes, nier qu'ils eussent la *foi*. A leur avis, ce sont deux choses tout à fait incompatibles.

Le Collège a fait ses preuves. L'opinion locale évolue. Tous ceux qui connaissent l'oeuvre lui rendent justice. Certains se contentent encore de s'avouer *in petto* que l'éducation donnée par le Collège l'emporte sur celle des gymnases nationaux. D'autres, plus hardis, le proclament ouvertement de vive voix ou par écrit. Les Assomptionnistes possèdent aujourd'hui, dans le monde orthodoxe, beaucoup d'amis et leur Collège un grand nombre de panégyristes.

Aussi les parents ne se cachent plus pour y envoyer leurs enfants. L'affluence est même trop considérable puisqu'il faut, chaque année, refuser beaucoup de candidats. Car les conditions sont assez sévères pour permettre de faire un triage sérieux. Mieux vaut la qualité que le nombre.

Le Père chargé de l'inscription des nouveaux a toutes les peines pour observer sa consigne.

Quelqu'un vient présenter un élève :

“ — Quel est l'âge de l'enfant ? demanda le religieux.

“ — Seize ans.

“ — Nous ne recevons pas au-delà de quinze.

“ — Oh ! alors attendez ! Je vais demander au prêtre de son village. ”

Et le lendemain le pope certifie par dépêche que X... n'a pas plus de quinze ans.

Un journalier arrive avec ses trois fils :

“ — Prenez-les ; ils sont à vous. Je vous cède tous mes droits : vous serez leur père et mère. ”

Un
en de
“ —
nir ca
je me
croyar
Pou
de Bul
sincéri
jamais
Ce c
élèves c
165 ; 19
Les n
règne à
amitiés
vie.
Les m
père de
été refus
“ — l
mais pu
brave ho
homme r
L'éloge
fin de l'a
certain n
mentent e
lège le fr
qu'il réuss

Un employé de la poste sonne, et, sans préambule, se met en devoir de faire vibrer la corde qu'il juge la plus sensible.

“ — Voici mon enfant. Je serais heureux de le voir devenir catholique. Si vous consentez à l'élever gratuitement, je me ferai moi-même l'ardent propagateur de votre croyance. ”

Pour entrer au Collège et y être reçus gratuitement, que de Bulgares se disent prêts à devenir catholiques! Mais la sincérité de ces conversions est plus que douteuse et n'a jamais trompé personne.

Ce contrôle d'admission n'empêche pas le nombre des élèves d'augmenter sans cesse. L'année 1908 finissait avec 165; 1909 s'acheva avec 206 et 1910 avec plus de 240.

Les nationalités et les religions sont multiples. Et l'union règne à travers cette variété; dans ce cosmopolitisme, des amitiés s'ébauchent qui se poursuivront tout le long de la vie.

Les maîtres ont à coeur de ne point trop faire mentir ce père de famille dont l'enfant, dépourvu d'aptitudes, avait été refusé :

“ — Mais c'est précisément parce que personne n'a jamais pu en tirer rien de bon que je vous le confie, disait le brave homme. Je sais que d'un soliveau vous faites un homme raisonnable ! ”

L'éloge est quelque peu exagéré et, plus d'une fois, à la fin de l'année, il arrive au Directeur d'avoir à remercier un certain nombre d'incapables. Les parents pleurent, se lamentent et, de guerre lasse, finissent par renvoyer au Collège le frère de celui qu'on vient d'exclure, dans l'espoir qu'il réussira mieux que l'autre.

L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION AU COLLÈGE.

Le collège de Philippopoli donne l'enseignement secondaire complet, d'après les programmes des collèges et lycées de France. On a adopté la section sciences-langues vivantes qui cadre mieux avec le tempérament général des gens du pays. La langue et la littérature bulgares sont enseignées parallèlement en conformité avec les lois du pays. L'allemand est l'objet d'un grand soin comme langue vivante, et le cours dure sept ans.

Ces études, reportées sur huit classes et divisées en deux cycles, ont leur couronnement dans un diplôme équivalant au baccalauréat français et délivré par une commission franco-bulgare. Ce privilège, absolument exceptionnel, est acquis à l'établissement depuis 1897. Un accord, conclu en 1910 entre Paris et Sofia, vient de le confirmer en même temps qu'ils reconnaissent à toutes les écoles catholiques de Bulgarie les avantages qu'elles tiennent des Capitulations.

Depuis deux ans, sous le titre d'*Institut commercial franco-bulgare*, est annexée au Collège proprement dit une section d'études commerciales. Elle est destinée aux élèves qui ont achevé au moins cinq classes et qui doivent suivre les cours en français, en bulgare et en allemand.

• • •

L'instruction sans l'éducation serait incomplète. Il existe au collège des classes régulières et obligatoires d'instruction religieuse. On explique le catéchisme et l'évangile aux petits et aux moyens. Les grands ont des cours d'apologétique,

Il va
gral
scien
les d
Ce
solid
La
obser
au m
cepen
étude
“ —
vous e
Et :
Mai
religie
Il a
tion a
tiens n
faire b
tholiqu
au pur

Sur
euvent
ives, r
aux off
paroisse

Il va sans dire que la religion chrétienne est enseignée intégralement, mais discrètement, car il faut respecter les consciences et ne les toucher, dit le Père Monsabré, " qu'avec les délicatesses infinies de la charité ".

Ces délicates réserves trouvent leur récompense en de solides conversions survenues au sortir du collège.

La dernière est celle d'un jeune musulman, scrupuleux observateur des moindres préceptes coraniques. Pour rien au monde il n'aurait violé le jeûne du Ramazan. Un jour cependant, sentant que ces longues privations gênaient ses études, il alla demander conseil au Père directeur.

" — Mon ami, lui dit le Père, si le jeûne du Ramazan vous empêche de travailler, il faut cesser de jeûner. "

Et il cessa de jeûner.

Mais il n'en continuait pas moins, aux cours d'instruction religieuse, de cribler d'objections le professeur.

Il alla étudier en Allemagne où le hasard le mit en relation avec un jeune prêtre catholique. Leurs longs entretiens ne furent pas infructueux. Le jeune Turc vient de se faire baptiser. Il s'est marié; sa femme était " vieille catholique ". Il ne l'a épousée qu'après l'avoir amenée au pur catholicisme romain.

• • •

Sur la demande expresse des parents, les pensionnaires peuvent, dimanches et fêtes, aller, dans leurs églises respectives, remplir leurs devoirs religieux. D'autres assistent aux offices de leur rite dans l'église slave du collège. Car la paroisse slave de Philippopoli est confiée aux Pères Assomp-

tionistes et un des Pères y remplit les fonctions de curé... Il y a aussi une chapelle latine. De cette façon, nulle contrainte ne s'exerce sur les enfants. La presse bulgare, toujours aux écoutes, n'a jamais trouvé, sur ce point, matière à noircir du papier.

Il y a beaucoup de petits au collège. C'est l'espoir de l'avenir. Ils nous arrivent tout effarés, l'air soupçonneux. Ils ont parfois entendu dire pis que pendre des latins, et papa et maman, au moment d'embarquer le mioche, lui ont répété : "—Surtout ne les laisse pas te faire catholique!"

Chaque nouveau est un adversaire et nous sommes plus ou moins pour lui des ennemis. On se met à "lécher" patiemment ces "cursons" sans attrait. Peu à peu, comme dans les féeries, la vieille écorce native s'entrouvre, pour laisser poindre de vagues formes de sympathie; et l'on découvre enfin, — tels les pêcheurs de perles — sous les dehors abrupts, des âmes. Les recherches sont longues quelquefois et nullement facilitées par notre double titre de catholiques et de Français: deux tares aux yeux des indigènes, la dernière plus impardonnable que l'autre...

* * *

Cette frayeur de l'étranger s'aggrave d'une cuirasse de préjugés héréditaires et d'une épaisse toison d'ignorance, à l'endroit de tout ce que nous appelons politesse et bonne tenue.

Nos "bleus" ont, sur ce point, des ahurissements fantastiques. Tel celui qui, tourné vers le mur, dans la cour, et deux doigts contre son nez, allait... opérer suivant la mode de son pays.

U
men
"
Le
les t
qu'or
"
cette
A
primi
Le
mer, e
semail
teurs
réputa
En
ment, l
lique.
traditio
suis-je
pour u
pour te
palpabl
Vous le

Ceux
Bulgares
"— C

Un professeur passe. Il a deviné le coup, et vigoureusement :

“ — Vous n'avez donc pas de mouchoir ? ”

Le nouveau se retourne, interloqué, lâche prise et tourne les talons, murmurant de l'air très spécial de quelqu'un qu'on dérange :

“ — On ne peut même pas se moucher librement dans cette maison !... ”

A ce compte-là, calculez combien de fois par jour nos primitifs ” doivent nous taxer de tyrannie.

Le bon grain jeté dans ces terres en friche tarde à germer, et, pour une seule moisson précaire il faut plusieurs semailles. A la longue pourtant, devant nos jeunes auditeurs transformés, nous perdons tout à fait notre gratuite réputation de croquemitaines...

En partant de chez nous, s'ils s'interrogeaient sincèrement, plus d'un, parmi nos jeunes gens, se trouverait catholique. Mais à quoi bon pareille question ? disent-ils. La tradition locale s'y oppose. Car c'est une tradition, me suis-je laissé dire, qu'un Bulgare se passionne rarement pour une idée, pour une idée religieuse encore moins que pour tout autre. Par contre, au seul nom des réalités palpables, son oeil s'illumine. Il a compris et il est pris. Vous le mèneriez au bout du monde...

* * *

Ceux qui connaissent mieux le caractère pratique des Bulgares nous plaignent d'avoir à les civiliser.

“ — C'est le supplice des Danaïdes, affirment les uns.

“ — Pensez-vous blanchir des nègres ? ” disent les autres.

Nous laissons dire. Toute espérance n'est pas perdue, puisque les labeurs d'un quart de siècle ont déjà produit d'excellents résultats.

En fondant notre mission de Bulgarie, le R. P. Galabert prorogea, d'ailleurs, je crois, à plusieurs centaines d'années la première échéance de succès.

Il ne suffit évidemment pas de venir et de voir pour vaincre. César n'aurait, certes, pas noté si brièvement ses exploits s'il avait été chargé de civiliser les Bulgares et de les convertir. Il y faut des soins maternels et une patience angélique.

Chacun de nous s'efforce de fournir largement sa part de ceci et de cela. Et l'on multiplie, au collège, les réseaux préservateurs et les engins de salut. Vous en savez déjà un grand nombre : la séance littéraire que chaque classe offre annuellement ; la très fructueuse “ Conférence de saint Vincent de Paul ”, les causeries avec projections données fréquemment par les professeurs... et d'autres encore. Il s'y en ajoute sans cesse. On vient de nous installer dans la maison un cinématographe où défileront une fois par semaine les meilleurs films de la maison Pathé et de la Bonne Presse.

* * *

Les promenades, aussi, sont moralisatrices. Elles ont à ce titre, chez nous, une importance particulière. Chaque professeur y conduit ses élèves. Le groupe est restreint. On se connaît mieux. Il y a moins de gêne. La conversation est plus facilement commune et le contrôle moins difficile. C'est

la vieille méthode renouvelée des péripatéticiens. Elle a fait ses preuves.

On va devant soi, au petit bonheur. Le pas ralentit ou s'accélère au gré de la discussion. Parfois, un arrêt. Le professeur, se croyant au tableau noir, trace sur le sable, du bout de sa canne, des figures géométriques. En rond, tout autour, les élèves suivent la démonstration du théorème.

Une halte plus longue vient couper le voyage quand les jambes jugent qu'il convient de s'arrêter. Cette halte s'agrémente, en général, d'un rafraîchissement, d'une poignée de pistaches ou de pois chiches rôtis....

* * *

Le règlement prévoit encore, pour chaque classe, une excursion trimestrielle sous la conduite du professeur. C'est le plus beau jour de l'année et qui fait rêver trois semaines à l'avance.

La nuit qui précède, on se lève plusieurs fois pour aller, au clair de lune, consulter sa montre. Le réveil, quoique plus matinal, semble bien tardif. Au premier signal, tout le monde est sur pied. Les externes arrivent avant l'aube.

Enfin, c'est le départ! L'uniforme, pour une fois, n'est pas de rigueur. A la campagne, tous les costumes, même les excentriques, sont admis. Et ce n'est pas le moindre agrément du voyage que de pouvoir s'emprisonner les jambes dans des molletières ou coiffer un chapeau de fantaisie. Un bourriquet loué vingt sous chez quelque juif, porte les provisions. A la suite de carêmes trop prolongés, ces ânes d'Israël n'ont pas toujours le pied très sûr. L'un d'eux hésitait en face d'une passerelle branlante. Nos jeunes gens

le prirent par les quatre pattes et le portèrent en triomphe. Tout le village s'en tenait les côtes.

Nous voici au campement. Il a quelque savoureux aspect bohémien. Des sacs, des caisses, des paniers, des casseroles. Le boudet a sa corde. On fait le feu. On rôtit la viande enfilée par menus morceaux à de longues tiges de bois. Parfois, un agneau entier est ainsi cuit à la palikare.

Des "garçons" improvisés mettent le couvert. On mange sur le gazon, à proximité des meilleurs crus de Château la Source. Le dîner est aux frais des élèves et le menu de leur invention. Le professeur est donc leur invité. Il ne tient qu'à lui, je vous assure, de ne pas mourir de faim. Car les Bulgares jugent de nos appétits d'après les leurs qui sont homériques...

Le festin terminé, les toasts applaudis et... le champagne sablé, il faut explorer les environs, gravir les collines. On collectionne, on herborise, on rit, on chante, on s'éreinte.

La route du retour passe presque inaperçue ; mais le lit n'a jamais paru si moelleux !

.

Une excellente innovation, dans l'intérêt des grands élèves, c'est le *thé du jeudi*. Un *five o'clock* scolaire.

Le R. P. Gervais, directeur du collège, aura ainsi créé "l'un des derniers salons où l'on cause". — Car c'est pour causer que nos jeunes gens se réunissent, le jeudi soir, de 8 heures à 9.30 heures.

La salle a été préalablement tendue de tapis. Des chaises

s'a
ass
C'
de
de
seri
élè
dée
rect
sion
erro
voir
prer
vain
En
privi
où l
teau
aînés
l'on s
Un
jeter,
mains
nant.

Voic
sous la
duire t

s'alignent le long des murs. Sur une table, au milieu, des assiettées de petits beurres, de chaussons, de croquignoles... C'est assez engageant. Et l'on parle. On parle d'une foule de choses : du choix d'une carrière de commerce, d'industrie de littérature. L'ordre du jour est fixé d'avance et la causerie s'annonce au moyen d'un petit travail que chaque élève doit lire ou débiter à tour de rôle. Il y a échange d'idées, amicalement. La discussion parfois s'anime. Le directeur ou les professeurs présents surveillent les digressions, précisent les doctrines vagues, redressent les théories erronées. Le *five o'clock* est une succursale de la classe. A voir le thé circuler à la ronde, nos écoliers en arrivent à se prendre au sérieux et, vers 10 heures, s'en vont dormir, convaincus d'avoir fait avancer la science et enrichi les lettres.

Emoustillés par l'exemple des grands, envieux de leur privilège, les moyens se démènent pour avoir aussi leur club où l'on causera en dégustant le thé et croquant les gâteaux. Et les petits, pour n'être pas en reste avec leurs aînés, ébauchent vaguement des projets de "salon" où l'on servira des friandises.

Une fervente émulation règne au collège. Il nous reste à jeter, dans cette terre favorable, la bonne semence à pleines mains. Veuillez croire qu'on ne l'oublie pas. "*Qui seminant... metent...*"

• • •

Voici, d'après un récit de voyage publié dans la *Croix*, sous la signature JEAN BLÈZE, les impressions que peut produire sur un étranger le collège Saint-Augustin :

M'étant laissé dire que ce serait péché pour moi, Français, de repartir sans aller voir le Collège français, je suis parti à sa recherche, et j'ai fini par le découvrir, dans un quartier excentrique, mal bâti, au bout d'une rue cahoteuse où s'usent rarement les balais municipaux. La façade de l'établissement n'est pas engageante, et son "portail préhistorique" — suivant l'expression du Père directeur — promet tout au plus un caravansérail en ruines.

Le directeur me reçoit. Il est jeune, mince, de haute taille, avec un franc sourire, qui dissimule pas mal d'énergie, mais qui, en revanche, doit velouter chaque mot, surtout les plus désagréables, et permettre de tout dire.

Sur mon désir de visiter le collège, le Père me répond, empressé de faire plaisir à un compatriote.

" — Très volontiers, Monsieur ! Vous verrez une oeuvre de vingt-cinq ans, bien incomplète encore, que Dieu protège et qui se développe peu à peu . . .

" — Il faut hâter sa croissance . . .

" — Une foule de raisons, dont vous devinez sans peine la principale, nous en empêchent.

" — Il s'agit, je le vois bien, d'une question budgétaire."

Voici le collège dont on m'a parlé. Autour d'une vaste construction triangulaire toute neuve, se groupent quelques maisonnettes vieillottes — de style turc, sans doute — que la maison nouvelle, en grandissant, doit bousculer.

" — Nos cours, nos études, la chapelle et le réfectoire, me fait remarquer le Père, sont éclairés par des lampes "Lux" système breveté et "Brûleur Roger".

" — En attendant l'électricité ?

" — Nous ne boudons nullement au progrès . . . Le ciné-

matographe est même installé au collège, et tous les jeudis, il y a séance. ”

Nous parcourons rapidement les classes, les dortoirs. Tout y est propre. L'air et la lumière y abondent. Le cabinet de physique possède des appareils électriques très perfectionnés.

Je regarde ; j'interroge le Père.

“ — Hier encore, me dit-il, le tzar Ferdinand, le prince héritier, le prince Cyrille, la princesse Eudoxie, une gouvernante et des officiers d'ordonnance étaient assis où nous sommes. Spécialement venus pour faire causer le professeur compétent — un religieux — ils l'écoutèrent de 6 heures à 8.12 du soir, parler sur les comètes, le télégraphe sans fil, la radioscopie, la radiographie, le traitement du cancer par la haute fréquence. . . Que sais-je encore ? On photographia même, au moyen des rayons X, la main de leurs Altesses royales. . . Ce n'était, du reste, pas la première fois que nous avions pareil honneur. Le roi, quand il est à Philippoli, ne connaît pas d'autre église que notre chapelle. Hier, Sa Majesté voulut bien se dire tout à fait ravie. . .

Nous allons au musée. En dix ou douze ans, on y a groupé des collections à peu près uniques dans la péninsule des Balkans. Le conservateur — un religieux encore — use de mille industries légitimes pour augmenter ses minerais et multiplier ses bêtes.

Je recommande cet aimable compatriote à tous les collectionneurs qui auraient des doubles inutilisés.

Nous retraversons la cour en pleine récréation. Les toupies tournent, les billes roulent, la pelote vole — les vitres aussi parfois — et les langues ne chôment pas.

“ — On se croirait en France : tout le monde parle français chez vous, mon Père ?

“ — C'est obligatoire. Chaque infraction est passible d'une punition ou d'une amende. On n'arrive malheureusement pas à faire prononcer aussi bien qu'on le voudrait : certains gosiers bulgares semblent réfractaires.

“ — Combien avez-vous d'élèves ?

“ — Nous en avons 206 l'an passé ; il y en a maintenant 249.

“ — Très bizarres sans doute ? C'est l'Orient.

“ — 12 nationalités et 6 religions. L'élément bulgare domine.

“ — Espérez-vous mieux ?

“ — Beaucoup mieux !... Mais il n'y a plus une seule place. Nous avons déjà refusé plus de 100 candidats, et il s'en présente presque chaque jour de nouveaux.

“ — Votre personnel ?

“ — 31 professeurs ou surveillants, dont 22 Assomptionnistes et quelques coadjuteurs. La langue bulgare est enseignée par des Bulgares.

“ — Quel est le degré de votre enseignement ?

“ — Les études comportent :

1o Le programme officiel français comprenant 13 classes : 4 primaires, 8 secondaires et 1 spéciale pour les moins avancés ;

2o Le programme de langue et de littérature bulgare ;

3o Une section de commerce supérieur, avec le programme de l'École commerciale de Marseille.

“ — Délivrez-vous des certificats de fin d'études ?

“ — Par suite d'un accord entre la France et la Bulgarie, nous avons, depuis 1897, le privilège absolument uni-

que dans toute la région d'accorder un diplôme correspondant au baccalauréat et reconnu comme tel par la France, la Bulgarie, la Suisse, la Belgique, l'Italie, etc... En 1909, nous avions 6 candidats: tous furent reçus et 3 avec mention. ”

En me reconduisant vers la porte, le Père Directeur complète ses précieux renseignements. J'apprends que les anciens élèves du collège sont commerçants, banquiers, officiers de terre et de mer, avocats, députés, voire même chefs de “ bandes ” en Macédoine, et tous semeurs d'idées françaises.

“ — Les beaux-arts sont aussi en honneur chez vous, mon Père; j'ai voyagé d'Andrinople ici avec vos musiciens.

“ — Avant-hier, au club militaire, l'orchestre du collège donnait encore un concert de charité. Il a lieu tous les ans. La Conférence de Saint-Vincent de Paul établie dans la maison a distribué, depuis vingt ans, en bois, en pain et en viande, aux pauvres de Philippopoli plus de 20,000 francs. Car, nous ne croirions pas avoir rempli notre tâche si à l'instruction nous n'ajoutions l'éducation. Et rien ne forme le coeur comme la charité. Nos enfants sont admirables. Presque tout le budget de leurs “ menus plaisirs ” s'en va en aumônes. ”

Heureux d'avoir vu cette oeuvre florissante qui honore grandement la France sous les cieux étrangers, je remercie de tout coeur, en partant, le Père, et lui demande la permission d'utiliser ce que j'ai vu et entendu.

“ — Oh! certainement, Monsieur... Mais ne racontez que ce que vous avez vu et entendu, ajoute-t-il avec un brin de malice. Il y a eu, ces derniers temps, beaucoup de délégués ministériels peu scrupuleux. Récemment, M. V. dans l'*Opi-*

nion, avec les meilleures intentions, n'a pu se garder d'une foule d'inexactitudes sur le compte du collège. Sachez bien que nous n'avons ici ni mosquée, ni synagogue : nous possédons deux chapelles catholiques, l'une latine, l'autre slave, et nous sommes catholiques tout court... Permettez-moi d'insister sur ce point, Il y a tant de poètes qui voyagent et qui écrivent des impressions...

“ — Soyez tranquille, mon Père, je serai, moi, uniquement Français... ”

* * *

Chaque année, un certain nombre de jeunes gens quittent le collège et se répandent dans les Universités de Bulgarie, de Suisse, de Belgique, d'Italie, d'Allemagne, et de France. Ici et là on les discerne vite et ils honorent partout les maîtres qui les formèrent. Plusieurs d'entre eux viennent de remporter de très beaux succès à Montpellier, Nancy, Paris et ailleurs. On les rencontre dans toutes les carrières libérales et autres. Il y a d'excellents officiers, des avocats, des médecins, des ingénieurs, des professeurs, des dentistes, des commerçants. Certains sont députés et d'autres le seront demain.

Dans ces murs, depuis vingt-cinq ans, mille élèves se sont succédé. Les uns et les autres, chrétiens et infidèles, catholiques et orthodoxes, se proclament partout avec fierté élèves du collège français, Ils ne l'oublient pas et y reviennent toujours.

* * *

L'Eglise catholique en Bulgarie compte à peu près 30,000 fidèles, dont les uns suivent le rite latin et les autres le rite slave.

EL
lève
lique
000 c
tis de
rie au
tale o
albiges

L'hé
tes gno
dateur
mosate,
dualism
à la dif
tins, eff
déportè
Malheur
leurs idé
grand n
lippopoli
du manie
sont unan
ele) le pr
du nom g
du bogom

L'ÉGLISE LATINE.

Elle est constituée : 1^o par l'évêché de Nicopolis qui relève directement du Saint-Siège ; 2^o par le vicariat apostolique de Sofia et Philippopoli. Elle comprend environ 26, 000 catholiques qui sont, pour la plupart, d'anciens convertis de l'hérésie paulicienne ou bogomile, qui sévit en Bulgarie au Moyen-Âge et de là s'infiltra dans l'Europe occidentale où elle donna naissance aux fameuses sectes cathare et albigeoise.

Les Pauliciens ou Bogomiles et les Pavlicans.

L'hérésie paulicienne se forma des débris de diverses sectes gnostiques vers la fin du VII^e siècle. Elle eut pour fondateur un certain Constantin, originaire de la région de Samosate, dont toute la doctrine se réduisait en somme au dualisme manichéen. Ses disciples travaillèrent avec ardeur à la diffusion de ses enseignements. Les empereurs byzantins, effrayés par les rapides progrès de la nouvelle secte, déportèrent hors de leurs Etats ces turbulents hérétiques. Malheureusement, ils contribueront ainsi à la diffusion de leurs idées. Au Xe siècle, Jean Tsimiscès en transplanta un grand nombre du fond de l'Arménie aux environs de Philippopoli et en Thrace, où l'on constate une recrudescence du manichéisme à cette époque. Les traditions, en effet, sont unanimes à faire vivre sous le tsar Pierre I^{er} (Xe siècle) le prêtre Jérémie appelé Bogomile, traduction littérale du nom grec Théophile. Ce pape Bogomile fut le fondateur du *bogomilisme*.

Le bogomilisme n'est pas précisément une hérésie nouvelle, mais plutôt un amalgame de doctrines gnostiques et pauliennes.

• • •

Voici, à titre de curiosité, un échantillon de leurs extravagantes élucubrations.

Dieu le Père a deux fils : Satanaël et Jésus.

Le premier, qui avait été institué gouverneur du royaume céleste, se révolta contre son Père et entraîna des anges dans sa révolte. Chassé du ciel, il créa le monde terrestre et fit Adam, mais sans réussir à lui donner la vie. Alors il se résigna à solliciter une âme au Père, qui la déposa en l'homme à condition que celui-ci appartiendrait en commun à Satanaël et à lui.

Puis, en l'an 5,500, Dieu, pour sauver les hommes qui se perdaient en masse, fit sortir de son coeur son Verbe ou son fils Jésus. Jésus entra dans Marie par l'oreille droite, revêtit une apparence de corps, vainquit Satanaël et retourna au ciel où il reprit la place de son aîné à la droite du Père. En partant, il laissa sur terre l'Esprit qu'il produisit pour achever son oeuvre. L'Esprit habite parmi les Bogomiles et les rend aptes à gagner le ciel. Dès ici-bas, ils voient, non en songe mais en réalité, le Père, sous les traits d'un vieillard à longue barbe, le Fils sous ceux d'un jeune homme qui commence à avoir de la barbe, le Saint-Esprit sous ceux d'un adolescent imberbe.

Tous les hommes, en dehors des Bogomiles, appartiennent aux démons. Et, comme ces derniers peuvent encore nuire, il faut les honorer afin d'échapper à leur colère.

I
De
sély
mer
ché
au s
cond
et X
Turc
Le
les a
desce
furen
provi
hiérai
suite
une p
Elle f
aux P
ché de
vêque

Le di
son non
meurée
rempor
leurs all

Le centre principal du bogomilisme était Philippopoli. De là, il rayonna dans toutes les directions et, grâce au prosélytisme ardent de ses partisans, s'assura un triomphe momentané. A partir de ce moment, les diverses sectes manichéennes commencèrent à s'implanter au nord de l'Italie et au sud de la France. La secte bogomile en Bulgarie fut condamnée officiellement par plusieurs conciles des XIII^e et XIV^e siècles. Lorsque la Bulgarie tomba aux mains des Turcs, elle ne tarda pas à disparaître.

Les Bulgares latins de nos jours, les *Pavlicans*, comme on les appelle encore de nos jours, sont tout simplement les descendants bulgarisés des Pauliciens et des Bogomiles. Ils furent convertis au XVII^e siècle par les Franciscains de la province bosnienne. En 1610, le Saint-Siège avait rétabli la hiérarchie latine interrompue durant plusieurs siècles par suite du schisme. En 1624, la mission de Bulgarie formait une province indépendante sous le nom de *Custodie bulgare*. Elle fut confiée en 1763 aux Baptistins de Gênes et en 1781 aux Passionnistes. En 1883, le Saint-Siège créa l'archevêché de Bucharest et sépara la Valachie de la Bulgarie; l'évêque de Nicopolis choisit alors Roustchouk pour résidence.

1^o Diocèse de Nicopolis.

Le diocèse latin de Nicopolis, au nord de la Bulgarie, doit son nom à la ville située sur la rive droite du Danube et demeurée célèbre par la grande victoire que le sultan Bajazet remporta en 1396 sur les Hongrois et les chevaliers français, leurs alliés.

Depuis que le Saint-Siège, au XVIIIe siècle, a confié la mission de la Bulgarie du Nord aux Passionnistes, l'évêché de Nicopolis a toujours été occupé par des religieux de cette Congrégation. Le titulaire actuel est Mgr Henri Doulcet, passionniste français, nommé le 7 février 1895. Il s'est adjoint comme auxiliaire un Français, Mgr Jacques Roissant, nommé le 15 septembre 1901.

Le diocèse compte 12,000 catholiques disséminés dans une quinzaine de paroisses. Il possède 2 ou 3 prêtres séculiers, une vingtaine de Passionnistes et 4 ou 5 Assomptionnistes, Mgr Doulcet a créé en 1904 un séminaire pour la formation d'un clergé indigène.

A Roustchouk, les Soeurs de Sion ont un pensionnat qui comprend 80 élèves et une école qui en compte 50. Des Frères Maristes, d'origine allemande, dirigent depuis 1904 une école primaire fondée par Mgr Agosto, il y a environ 40 ans. Elle a une soixantaine d'élèves. Les programmes sont ceux des écoles similaires d'Autriche. L'allemand est la langue officielle. A vrai dire, c'est plutôt une école allemande. Cependant elle est placée sous le protectorat de la France.

A Bourgas, les Soeurs de Saint-Joseph ont ouvert en 1891 une petite école devenue aujourd'hui un pensionnat de 150 élèves dont 12 internes.

Les Soeurs Dominicaines de Cette se sont établies en 1903, sur la rive droite du Danube, à Sistov, où elles se consacrent au soin des malades.

Verna possède un grand pensionnat de jeunes filles dirigé par les Oblates de l'Assomption et une école primaire dirigée par les Pères de l'Assomption.

Les Oblates, établies à Rouschtouk depuis 1921, transpor-

tèr
les r
der
qu'e
L'an
grec
élève
tion :
nistè
ment
En :
un va
pour
naires
meille
maine
y a aj
parfai
te 230
L'er
Il com
nes fill
examer
1908, p
du jur
Le fi
le grec
Des r
broderie
chant, c

tèrent leur oeuvre à Varna en 1897. Rien n'était prêt pour les recevoir. Le Curé leur céda le presbytère et alla demander l'hospitalité à l'un de ses paroissiens. C'est à la cure qu'elles ouvrirent leurs premières classes avec 15 élèves. L'année suivante, elles purent louer une maison au quartier grec et l'aménager en école. Elles commencèrent avec 40 élèves et finirent avec 70. Pendant cinq ans, l'augmentation fut graduelle, en dépit des multiples tracasseries du ministère de l'instruction publique, des inspecteurs gouvernementaux, de la municipalité et surtout du clergé bulgare.

En 1903, elles réussirent à acheter, à l'extrémité de la ville un vaste terrain où elles construisirent un grand bâtiment pour un pensionnat. En 1908, elles logeaient 60 pensionnaires venues de tous les coins de la Bulgarie et sorties des meilleures familles bulgares, grecques arméniennes, roumaines, israélites. En 1909, le bâtiment a été agrandi ; on y a ajouté deux ailes, ce qui a permis une organisation plus parfaite des divers services. Actuellement l'externat compte 230 élèves de tout âge et de toute religion.

L'enseignement diffère peu de celui des lycées de France. Il comprend 4 divisions élémentaires et 6 classes. Les jeunes filles qui ont terminé les cours peuvent se présenter aux examens du brevet simple à Constantinople. En 1907 et 1908, plusieurs candidates ont été reçues avec félicitations. du jury.

Le français et le bulgare sont obligatoires ; l'allemand et le grec facultatifs.

Des maîtresses spéciales donnent des leçons de coupe, de broderie, de couture, de ménage, de piano, de violon, de chant, de peinture et même de photographie. En somme,

pensionnat modèle; position superbe sur la mer et près du jardin public, installation perfectionnée et moderne, programmes choisis et complets, formation supérieure.

L'établissement jouit d'une haute réputation en Bulgarie et dans les pays limitrophes. On peut dire qu'il a conquis, à l'heure présente, l'estime et la sympathie générales.

Ce Pensionnat et le Collège Saint-Augustin de Philippopoli sont les deux établissements scolaires qui font le plus honneur à la France en Bulgarie. Sa Majesté la reine Eléonore a daigné l'honorer de plusieurs visites. Elle n'a pas caché son admiration et a félicité la Révérende Mère supérieure de la distinction des enfants et de la parfaite tenue de la maison.

• • •

Les Pères de l'Assomption, débarqués à Varna, en 1897, essayèrent aussitôt de fonder une école. La chose n'alla pas sans d'énormes difficultés. Ils se heurtèrent à une violente opposition de la part des autorités civiles et académiques et surtout à l'irréductible xénophobie du clergé orthodoxe. Excités par les popes, les fanatiques de la ville usèrent de tous les moyens pour les empêcher de prendre pied dans le pays: campagnes dans les journaux, pétitions auprès des autorités, *meetings* et discours véhéments prononcés sur les places publiques et même dans les églises.

Un beau matin, le préfet, assez ennuyé de cette affaire, manda auprès de lui le plus énergumène des popes de la ville et le réprimanda sévèrement. Mais il n'obtint rien. Du reste, il fut changé quelque temps après et la campagne anticatholique continua de plus belle.

orga
pag
à re
cess
la e
coul
béli
ache
Le
bien
un a
La
mais
et un
et 90
mair
du C
hélas
bâtin
là su
supér
nulle.

Le
compi
supér
qu'au

Un dimanche, à l'issue de la messe, notre fameux pope organise un immense *meeting* où il déblatère contre la propagande catholique, en des termes que notre plume se refuse à reproduire. Après quoi, popes et fidèles se rendent processionnellement sur le terrain de la Mission, en arrachent la clôture, y plantent des piquets où flottent aussitôt les couleurs bulgares. Puis, séance tenante, un pope pose et bénit la première pierre d'une église orthodoxe, maintenant achevée.

Les Pères durent chercher ailleurs. Ce n'est qu'après bien des démarches et des réclamations qu'on leur concéda un autre terrain de valeur très inférieure au premier.

Las d'émigrer de quartier en quartier et de maison en maison, les Pères ont enfin acheté une maison de résidence et un terrain où a été bâtie une école comptant six classes et 90 élèves. On y applique le programme des écoles primaires supérieures et on prépare les élèves au second style du Collège de Philippopoli. L'an prochain, si les ressources, hélas! trop maigres, le permettent, on ajoutera un second bâtiment au premier et on ouvrira un internat. C'est par là surtout que nos établissements scolaires sont infiniment supérieurs à ceux du pays où l'éducation est à peu près nulle.

2o Vicariat apostolique de Sofia et Philippopoli.

Le vicariat apostolique actuel de Sofia et Philippopoli comprend l'ancienne province connue sous le nom de Mésie supérieure, ainsi qu'une partie de la Thrace qui s'étend jusqu'au territoire d'Andrinople exclusivement.

Comme le diocèse de Nicopolis, ce vicariat fut d'abord confié aux Franciscains de Bosnie.

En 1610, Rome rétablit la hiérarchie catholique interrompue depuis des siècles, en érigeant l'évêché de Sofia, qui, en 1643, fut transformé en archevêché. Au XVIIIe siècle, le siège redevint vacant par suite des persécutions des Turcs. Les catholiques furent en grand nombre contraints à prendre la route de l'exil. Il n'en resta dans le pays qu'un petit groupe visité de temps à autre par quelques missionnaires. En 1835, une paix relative étant revenue, Rome en profita pour confier la direction régulière de ces Pauliciens convertis aux Rédemptoristes qui avaient à leur tête un vicaire apostolique, mais dépourvu du caractère épiscopal. Les Rédemptoristes furent remplacés en 1841 par les Capucins qui y sont toujours.

* * *

Le premier vicaire apostolique capucin fut le R. P. André Canova, qui devint en 1848 évêque titulaire de Ruspe; il mourut en 1866. Son successeur, Mgr Reynaudi, sacré en 1868, devint vicaire apostolique de Sofia et Philippopoli et obtint en 1880 un coadjuteur dans la personne de Mgr Menini, qui lui succéda, en 1885. Depuis 1890, un changement est survenu dans l'organisation du vicariat. Mgr Menini a fondé un petit séminaire à Philippopoli et un grand séminaire à Sofia, pour la formation d'un clergé indigène bulgare destiné à remplacer peu à peu les capucins italiens et autrichiens. Mais, depuis bientôt trois ans, les deux séminaires ont été réunis en un seul, fixé à Philippopoli. Actuellement une vingtaine de jeunes gens y poursuivent

les
con

A
sède
comj
tout
une
éloig
dirig
en 19
Croix
Les

Enl
nérosi
de 40,
Mgr R
elle a
que to
plus de
grande
une sec

A Ph
puis 188
le qui r
L'hôp

leurs études philosophiques et théologiques. Le vicariat compte quinze paroisses et résidences et 14,500 catholiques.

* * *

A Sofia, les Soeurs de Saint-Joseph de l'Apparition possèdent deux maisons : un grand pensionnat, fondé en 1880 et comprenant des internes, des externes et des orphelines, en tout 480 élèves ; ensuite une petite école ouverte en 1900 à une extrémité de la ville pour les enfants catholiques trop éloignés du Pensionnat. Jusqu'à ces dernières années, elles dirigeaient l'hôpital catholique, où elles ont été remplacées, en 1907, par des religieuses Tyroliennes, dites Soeurs de la Croix.

Les Soeurs de Charité d'Agram dirigent un orphelinat.

Enfin une école de garçons a été fondée en 1880 par la générosité d'un Français, M. Augdé, qui fit, à cet effet, un don de 40,000 francs. Elle fut offerte aux Assomptionnistes par Mgr Reynaudi, sur le désir du Consul de France. En 1885 elle a été confiée aux Frères des Ecoles Chrétiennes, presque tous d'origine allemande. Elle compte aujourd'hui plus de 300 élèves. Cette année, les Frères ont ajouté une grande aile au bâtiment primitif et ont annexé à l'école une section commerciale.

* * *

A Philippopoli, les Soeurs de Saint-Joseph dirigent depuis 1889 un pensionnat de 150 élèves et une école paroissiale qui remonte à 1866 et compte 220 élèves.

L'hôpital catholique de la ville est dirigé par les Soeurs

d'Agram. Vingt-cinq Soeurs bulgares, tertiaires de Saint-François, créées par Mgr Menini, s'occupent d'un orphelinat et d'un asile.

L'école paroissiale de Saint-André, fondée vers 1862 par les Pères de l'Assomption, a été cédée au clergé de la paroisse en 1907. Enfin, on le sait, les Assomptionnistes sont, depuis 1884, à la tête d'un grand Collège.

* * *

A Iamboli, deux ou trois religieux de l'Assomption s'occupent des catholiques latins et slaves et font en même temps des cours de français aux jeunes gens du gymnase.

Quant aux Oblates, elles ont une école primaire et un dispensaire.

* * *

A Sliven, en 1903, se dessinait en faveur du catholicisme un très beau mouvement à la suite duquel les Assomptionnistes établirent là une mission pour les Bulgares Uniates.

Nous croyons intéresser le lecteur en lui donnant quelques détails sur les débuts de cette mission. Ce mouvement a commencé par n'être qu'une révolte contre l'autorité tyrannique de l'évêque bulgare, Mgr Gervazi. Celui-ci s'était aliéné toute la population par ses procédés. Il pressurait le clergé autant que les simples fidèles, et c'est du clergé que sortit la première protestation.

Le P. Ivan Théodorof, l'un des popes de Sliven, avait été condamné pour s'être permis d'accomplir gratuitement en faveur des pauvres les fonctions de son ministère. Après avoir recouru inutilement au Saint-Synode, qui ne daigna

mên
pou
fonc
un n
Le
veng
qui l
Un
rait i
tère.
genda
recon
Mai
un vil
Bulga
plusie
profes
que bu
Alor
tôt 70
ment l
me. Il
pour e
gués ar
catholic
tures fu
fiât au
catholig
Mgr Me
Furie

même pas répondre, il se trouva livré sans défense aux poursuites de l'évêque orthodoxe qui le suspendit de ses fonctions, le priva de son bénéfice, le mit en pénitence dans un monastère, l'enferma en prison et finalement le dégrada.

Le pape Ivan trouva heureusement des défenseurs et des vengeurs dans la personne des pauvres et des honnêtes gens qui l'aimaient et le vénéraient comme un homme de Dieu.

Un jour, le préfet, sur réquisition de l'évêque, se préparait à l'envoyer en détention perpétuelle dans un monastère. On sonna les cloches. La foule avertie accourut. Les gendarmes furent dispersés, les chevaux dételés et le pape reconduit en triomphe chez lui.

Mais, se voyant sérieusement menacé, il se réfugia dans un village uniaste voisin de Sliven. C'est là qu'il connut les Bulgares catholiques du rite slave. Il vécut avec leur curé plusieurs mois, étudia notre religion et finit par envoyer sa profession de foi catholique à Mgr Petkof, vicaire apostolique bulgare de Thrace.

Alors il rentra à Sliven comme curé catholique, et aussitôt 70 de ses anciens adhérents lui apportèrent spontanément leur engagement écrit de le suivre dans le catholicisme. Ils voulurent pourtant s'assurer qu'il ne s'agissait pas pour eux de passer au rite latin et envoyèrent deux délégués au village uniaste pour savoir quel rite y suivaient ces catholiques slaves. L'épreuve fut concluante. Les 70 signatures furent alors présentées au sous-préfet pour qu'il notifiât au ministère l'existence de la nouvelle communauté catholique. On envoya également le duplicata de l'acte à Mgr Menini.

Furieux de ce qu'il appelait une *apostasie*, l'évêque ortho-

doxe Gervazi fit inscrire le Père Ivan sur les feuilles d'appel de la réserve. Le pauvre pope devait se présenter à la caserne dans les vingt-quatre heures. Là on lui couperait la barbe et les cheveux en signe de dégradation, on l'enrégimenterait et tout serait fini. Le métropolite l'avait dénoncé aux autorités militaires, en se basant sur ce fait qu'il avait été dégradé, et, par suite, ne jouissait plus de l'exemption du service.

Le P. Ivan put heureusement se réfugier au collège de Philippopoli où personne n'osa l'inquiéter. Pendant ce temps, deux Assomptionnistes du rite slave allaient le remplacer à la tête de son groupe de convertis. Au bout de deux mois, le P. Ivan les rejoignit. Mgr Menini avait fini par le faire exonérer de toute poursuite.

Pendant de longs mois, nos missionnaires eurent le salon du P. Ivan pour chapelle et sa maison pour résidence. Les tracasseries sournoises et les persécutions ouvertes ne leur furent pas épargnées. Mais la mission de Sliven était fondée.

Elle a végété longtemps, faute de ressources. Depuis cinq ans elle a acquis un petit terrain, bâti une maison de résidence et transformé en église un vieux magasin.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, nos deux apôtres ont fini par prendre pied. Ils sont respectés et estimés pour leur science et leur vertu, deux choses presque introuvables dans le clergé orthodoxe. Ils publient des brochures, des tracts, des Vies de saints. C'est par là qu'ils atteignent la masse si ignorante et si farcie de préjugés, parfois énormes. Il faudrait maintenant construire une église et une école. C'est plus qu'urgent. Hélas ! les ressources font totalement défaut. Espérons que la Providence qui a voulu cette mission, lui viendra en aide !

ST

De

L

tes été
qu'au
plé de
J'ai
de cett
catholi
J'ose l
leurs e
chers e

AFRIQUE EQUATORIALE

SUR LE HAUT-OUBANGUI

DE BANGUI A RAFAI

Par le R. P. PIERRE COTEL

*De la Congrégation du Saint-Esprit, préfet apostolique
de l'Oubangui-Chari*

LA préfecture apostolique de l'Oubangui-Chari, récemment détachée du Haut-Congo français (qui a pour chef-lieu Brazzaville), a vu dernièrement ses limites étendues au Nord jusqu'au 10e et portées à l'Est jusqu'au bassin du Nil. Ce champ d'action immense est peuplé de nombreuses tribus, presque toutes anthropophages.

J'ai pu, il y a quelque temps, passer d'un bout à l'autre de cette préfecture. Les premiers, les lecteurs des *Missions catholiques*, ont droit à cette petite relation de voyage. J'ose leur demander, en la leur offrant, leurs prières et leurs aumônes. Et si quelqu'un se sent attiré vers nos chers et malheureux cannibales, qu'il vienne, non pour se

faire manger, mais pour les convertir. Car le moment providentiel semble venu d'en faire des chrétiens !

I. — DE LA LESSÉ À BANGUI

C'est la rivière Lessé qui sépare de la préfecture de l'Oubangui-Chari le vicariat apostolique du Haut-Congo français. Elle se trouve un peu en amont du rapide ou seuil de Zinga, que les bateaux ne franchissent pas aux eaux basses. C'est une rivière plus importante qu'on ne croyait jadis, au cours sinueux, aux gracieux méandres, ombragés par les grands arbres de la forêt équatoriale.

• • •

En amont de la Lessé et tout le long de l'Oubanghi, la population riveraine est plus calme et moins à craindre que dans le vieux temps. Il n'y a pas plus de dix ans, les Bondjos montaient à l'assaut des bateaux à vapeur, la nuit, et faisaient main basse sur les objets qui leur plaisaient, surtout sur les fruits.

En passant de Brazzaville à Bangui, en février 1897, notre pieux Frère Séverin, qui devait tomber plus tard sous le couteau des Bondjos, eut sa soutane enlevée pendant la nuit. Quelques mois après, l'administrateur Comte, commandant le cercle de Bangui, parti pour châtier un village rebelle, fut noyé et mangé par les indigènes. Et j'ai connu l'époque où il fallait, à notre station de Saint-Paul, monter la garde, au cimetière, pour empêcher ces sauvages de venir déterrer les cadavres de nos chrétiens.

La
gner
de la
armé
telas
gues,
veng
impo
Le
puis
tre et
mes,
deste
ment
" Bo
bondj
tresse
baller
bras,
Les
qui de
berges
il n'es
fleuve
Les
2m. 50
ge. L
ces d'a
té des
en amc

Les Bondjos de cette région sont grands; plusieurs atteignent 1m. 80. Bien bâtis, bien musclés, la tête rasée, les os de la face proéminents, ils sont peu sympathiques et quand, armés de leur large sagaïe bien effilée et de leur grand coutelas, ils regardent passer les bateaux à vapeur et les pirogues, avec de la haine dans les yeux et une soif ardente de vengeance, de pillage et de meurtre dans le coeur, ils en imposent aux jeunes voyageurs et mêmes aux anciens.

Leur costume est simple: un pagne d'écorce battue. Depuis l'arrivée des commerçants, cependant, beaucoup d'entre eux portent des habits européens. Le costume des femmes, très simple, est relativement modeste, j'entends modeste pour l'Oubanghi, où l'on n'a souvent pour tout vêtement qu'un bouquet de feuilles vertes. C'est vraiment le " Bon Marché " à la portée de tout le monde. Les femmes bondjos, elles, portent une ceinture formée d'une série de tresses de fibres de bananiers, qui leur donnent l'aspect de ballerines noires. Comme ornement, elles ont au cou, aux bras, aux jambes, du cuivre tourné en spirale.

Les villages sont construits sur des berges très élevées, qui dominant le fleuve de plusieurs mètres. L'accès de ces berges, taillées à pic dans l'argile rouge, est très difficile, et il n'est guère aisé de surprendre les indigènes du côté du fleuve.

Les cases sont rectangulaires, hautes de 1 m. 20, larges de 2m. 50, longues de 20, 30, 50, 100 mètres, souvent davantage. La toiture est à double pente. Les côtés, faits d'écorces d'arbre disjointes, n'offrent ni la solidité, ni la propriété des cases rondes, qui commencent le long de l'Oubangui, en amont des rapides, avec la tribu Banzivi.

Les Bondjos payent debout. Ce sont d'excellents payeurs, d'une endurance étonnante et d'une vigueur peu commune. Aucune hésitation, aucune crainte au passage des rapides qu'ils franchissent, avec assurance, en plein fleuve.

En général, aucun tatouage ne distingue les Bondjos des autres tribus; leur signe caractéristique, à eux, est l'absence de deux incisives de la mâchoire supérieure. On l'extrait aux enfants vers l'âge de 14 ans.

Quant à l'anthropophagie, que certains explorateurs de passage disent n'avoir jamais existé ou avoir disparu depuis de longues années, — on leur fait croire ce qu'on veut à ces braves touristes, jusqu'à leur faire prendre des fruits de palmier *borassus* pour des "oignons du Tchad!" — elle existe comme par le passé, avec cette différence qu'elle est plus discrète et s'étale moins au grand jour. Les Bondjos d'aujourd'hui, comme les Bondjos d'autrefois, mangent régulièrement des esclaves achetés ou pris aux tribus voisines, sans compter les prisonniers de guerre et les morts tombés pendant le combat. Dans certains centres même, les enfants sont admis au festin vers l'âge de 7 à 8 ans, alors que les femmes en sont toujours exclues.

Que dire des fétiches?

Ils sont très nombreux. Il y en a pour toutes les maladies et pour tous les événements importants de la vie. Aucune guerre, aucune chasse, aucune action grave, n'est entreprise sans que, sur l'ordre du sorcier, on n'ait offert à l'esprit une poule, un cabri, un chien..., un enfant. Comme amulettes, ordinairement, on porte de petits morceaux de bois, percés de trous et reliés l'un à l'autre au moyen d'une ficelle, au cou, au poignet et autour des reins...

Jusqu'en 1898, il n'y avait à Bangui, dans quelques cases en torchis, d'aspect plutôt misérable, qu'un administrateur, un médecin, un chef de poste et un magasinier. A deux kilomètres du poste en amont, le personnel de la mission de Saint-Paul, trois hommes. C'était l'ancien Bangui, sévère, mystérieux, sauvage, avec ses rapides grondants, ses noirs rochers, ses arbres géants et ses méchants Bondjos.

Les rapides existent toujours, et toujours ils font entendre leur voix menaçante, comme la voix de la grande mer déchaînée. Les rochers sont là aussi, avec les arbres majestueux dominant le fleuve de leur taille gigantesque. Seuls, les vieux Bondjos incendiaires ont disparu ou à peu près. De l'ancien poste, rien ou presque plus rien ne subsiste.

Une maison en briques, à étage, construite sur le modèle de celle de la mission de la " Sainte-Famille ", sert de palais au gouverneur. Elle n'est, certes, pas luxueuse; elle remplace avantageusement, néanmoins, laasure en torchis que les Bondjos incendièrent, il y a une douzaine d'années. D'autres constructions en briques, nombreuses, confortables, occupées par des fonctionnaires et des commerçants, s'étagent depuis le fleuve jusqu'à la montagne. Des rues spacieuses, inondées aux très hautes eaux, des boulevards et des avenues, traversent en tous sens la nouvelle ville, vivante, remuante et où grouillent des Noirs de tout âge, de tout sexe, de toute langue et de toute condition. Mais, malgré le cadre merveilleux de la jeune capitale de l'Oubanghi-Chari, dont les deux rives montagneuses semblent étrangler dans leurs rochers le fleuve bouillonnant,

le séjour en est peu enchanteur, la vie y est chère, et les vivres frais n'y abondent pas.

* * *

A 2 kilomètres en amont de Bangui, au-dessus des rapides est installée la mission de Saint-Paul, à quelques mètres du fleuve et de la forêt. Une belle église en briques, avec voûte, y a remplacé la chapelle provisoire. De nombreux arbres fruitiers parfument tout le voisinage de la bonne senteur de leurs fleurs et fournissent à la table des missionnaires et des Européens des fruits exquis, agréables, à l'oeil et doux au palais. Au loin, dans la plaine, s'étendent d'immenses plantations de manioc, de maïs, de riz, de patates, de haricots.

A quelques mètres de la maison d'habitation, une source précieuse fournit de l'eau... Dans le vieux temps, c'est à côté de cette source que les Bondjos cachés dans la brousse attendaient, chaque matin, nos chercheurs d'eau. Ces derniers, heureusement, étaient accompagnés de l'une des sentinelles qui avaient veillé la nuit: dès que les Bondjos voyaient briller le fusil, toujours luisant, ils disparaissaient sous le feuillage touffu de la forêt, se promettant bien de revenir le soir même et d'être plus favorisés.

Fondée en 1894, par le vétéran des missionnaires du Haut-Congo français, le R. P. Jules Rémy, la station de Saint-Paul, de longues années durant, arracha à l'esclavage le plus barbare et le plus dur, un nombre imposant d'enfants venus de tous les coins de l'Oubanghi. Plusieurs d'entr'eux, un très grand nombre même, ont disparu de

la se
somm
batte
Qu
sés,
cuisin
famil
conso
Qu
Paul
Josep
ligent
moin
dans
bé; n
mes'

Att
ait été
rales,
dispar
dents,
tologique
venir!
d'arme
enfant
cursor
La s

la scène du monde, emportés par l'anémie, la maladie du sommeil et autres maux plus ou moins mystérieux, qui s'abattent de temps en temps sur ces terres.

Quelques-uns, après toutefois avoir été instruits et baptisés, ont quitté le bercail et sont aujourd'hui marmitons, cuisiniers, *boys*, interprètes, etc. D'autres ont fondé des familles chrétiennes qui donneront, je l'espère, quelques consolations.

Quant aux nombreuses petites filles, rachetées par Saint-Paul et envoyées à Brazzaville, où les Soeurs de Saint-Joseph-de-Cluny leur ont prodigué les soins les plus intelligents et les plus empressés, peu sont revenues au lieu témoin de leur libération. Plantes faibles, transplantées dans un terrain étranger, elles ont presque toutes succombé; mais aucune d'elles n'a quitté " cette vallée de larmes " sans le sacrement régénérateur.

. . .

Attachante station de Saint-Paul, je n'en connais pas qui ait été plus éprouvée. Epreuves physiques, épreuves morales, rien ne lui a été épargné! Successivement elle a vu disparaître la plupart de ses supérieurs, missionnaires ardents, dévoués, avides de sacrifices, hommes vraiment apostoliques, que la mort a fauchés, pleins de jeunesse et d'avenir!... Plusieurs années de suite, il fallut, au moyen d'armes à feu, se défendre et défendre le bien de la mission, enfants, troupeaux, meubles, marchandises, contre les incursions nocturnes des Bondjos.

La situation des Européens de Bangui et des missionnai-

res de Saint-Paul n'était guère agréable, et tous auraient succombé à la fatigue de la nuit et aux tracas du jour, si des moments d'accalmie n'avaient succédé, de temps en temps, à cette vie par trop mouvementée et fiévreuse.

Une nuit, le poste belge de Zongo, situé en face du poste français, fut incendié; la nuit suivante, une case du poste français disparut dans les flammes; la troisième nuit, on devait mettre le feu à la mission. Les incendiaires vinrent en effet; mais les anges et les missionnaires de Saint-Paul veillaient, et nous fûmes quittes pour un peu de frayeur et quelques coups de fusil, tirés dans la direction des sauvages, qui gagnèrent prestement la brousse...

Mais quelle vie! Alertes le jour, alertes la nuit, nous étions séquestrés dans notre Saint-Paul, désolés de ne pouvoir aller annoncer la Bonne Nouvelle aux nombreux Noirs qui avoisinaient la Mission, espérant quand même, et — la suite l'a prouvé — n'espérant pas en vain...

II. — DE BANGUI À LA SAINTE-FAMILLE

Cent cinquante kilomètres séparent la mission de Saint-Paul de celle de la Sainte-Famille. En bateau à vapeur, si le bief était navigable sur tout son parcours, ce serait une promenade très agréable; en pirogue, en baleinière, en chaland, c'est une vraie corvée que tous les Européens redoutent. Une embarcation est si vite retournée dans les rapides et allégée de tout son fret, voyageurs et marchandises, qu'on n'a même pas le temps de se reconnaître.

• • •

Depuis quelques années, les nombreux villages Bondjos installés à la rive française, n'existent plus, et on voyage pendant plusieurs kilomètres sans voir une seule habitation. A l'emplacement des cases, sur des berges très élevées, taillées à pic dans l'argile, poussent aujourd'hui des papayers, que pillent en passant les pagayeurs Birakas, Banziris, Sangos et Yakomas.

Les premiers se servent de longues pagaïes en alternant leurs mouvements qui bercent agréablement le voyageur. Ce qui le berce bien moins, c'est leur chant bref, monotone, grave, langoureux, pleureur, qui traduit si bien tout ce qu'ont de caché les replis de leur âme, de mystérieux la solitude de leurs forêts, d'impénétrable le secret de leurs rapides. Un battement de tam-tam, toujours le même, rappelant la note unique et grave d'une contre-basse marquant le temps, soutient et active un peu la marche des pagayeurs.

Malgré soi, on est saisi d'un sentiment indéfinissable en se voyant seul, dans un frêle esquif, avec, pour toute escorte, un boy et un fusil de chasse, et pour compagnons de voyage, une demi-douzaine d'anthropophages. A quelques mètres, l'eau de l'Oubanghi dévale, rapide, bruyante, blanche d'écume par dessus les noirs récifs. Les rapides murmurent sourdement leur chant funèbre. Ça et là, accrochées aux arbustes que le courant agite toujours sans jamais les briser, des pagaïes et des pirogues cassées, veuves de leurs pagayeurs engloutis dans le tourbillon, rappellent au voyageur inquiet la fragilité des choses d'ici-bas...

* * *

Plusieurs petits sauts barrent le fleuve, depuis la région qui s'étend en amont de la mission de Saint-Paul jusqu'aux rapides dangereux, dont le plus mauvais est celui de l'Eléphant.

A la montée, on a encore le temps de se reconnaître, de faire décharger son embarcation et de mettre pied à terre.

Il n'en est pas de même à la descente. Une fois lancée dans le bouillon, l'embarcation ne peut plus s'arrêter. Au barreur et au pagayeur d'avoir l'oeil, pour éviter les rochers, couper les vagues, prendre les courants et les contrecourants.

C'est tout un art que de manoeuvrer dans les rapides. Un instant d'inattention, un faux coup de barre, et voilà l'embarcation tournant sur elle-même, se remplissant d'eau et disparaissant, avec tout son contenu, hommes et marchandises, dans les profondeurs de l'abîme. Les meilleurs nageurs ne réussissent pas toujours à sortir des tourbillons.

L'oraison funèbre des disparus est vite prononcée : " L'Esprit avait faim ! " A cet " Esprit des rapides ", que les noirs n'arrivent pas à rassasier, les survivants immolent une ou plusieurs poules blanches pour qu'il leur soit clémente aux voyages suivants.

On a hâte de quitter cette région peu attachante où les heures de pirogue ont la longueur et la monotonie d'une journée ennuyeuse. Aussi, quel soupir de soulagement on pousse, après avoir passé le dernier rocher de Bembé !

* * *

L'aspect des lieux change, d'ailleurs, presque aussitôt de physionomie.

A
d'ar
P
pic ;
vien
aux
nom
ve b
aux
bien
vase
pel
rega
tôt
C
cent
l'int
parf
des
tem
la n
lune
lits,
son
et r
nous

C
Ban

Au lieu de la forêt sombre et épaisse, un léger rideau d'arbres ombrage la rive.

Plus de collines élevées, dans le lointain, pas de berge à pic; la plaine herbeuse, avec ses nombreux marigots où viennent boire, se laver et labourer la terre, les éléphants aux pattes calleuses. Dans les taillis, dans les bosquets, de nombreux troupeaux de boeufs, dont le poil luisant et fauve brille au soleil. Ça et là, des antilopes aux couleurs et aux tailles variées. Des sangliers qui vous retournent si bien et si vite un champ de manioc, se vautrent dans la vase. Des pintades, perchées sur les arbres, attirent l'appel du passant par leurs appels répétés, assourdissants, et regardent, calmes et sans méfiance, le chasseur qui va bientôt mettre fin à leur chant.

C'est la région des Banziris. Des cases rondes remplacent les cases rectangulaires. Le long de la rive et dans l'intérieur des terres, ces cases sont hémisphériques et ont parfois 5 à 6 mètres de diamètre. Elles sont propres, solides et confortables. Les Noirs, du reste, passent si peu de temps dans leur maison! C'est à peine si elle leur sert d'abri la nuit; car, à la bonne saison, surtout quand il y a clair de lune, les gens de ces contrées dorment dehors, sur de petits lits, ou juchés sur des claies, installées pour fumer le poisson et la viande. Là-dessous, ils entretiennent un petit feu et reçoivent ainsi la chaleur que nous autres Européens nous cherchons dans nos couvertures...

* * *

Comme toutes les tribus riveraines de l'Oubanghi, les Banziris sont de grands pêcheurs, et ils quittent facilement

leur pays pour aller exercer, au loin, dans les régions plus poissonneuses, leur métier un peu dur parfois, mais très lucratif. Des familles entières sont ainsi descendues jusqu'à Brazzaville, où elles ont séjourné de longs mois et d'où elles sont remontées avec des malles nombreuses et bien garnies.

Ils construisent de grandes nasses qu'ils placent le long de la rive, à l'embouchure des cours d'eau et dans les courants et qu'ils amarrent à des arbres ou à des rochers. Le poisson entré dans les nasses ne peut plus en sortir : les pêcheurs le recueillent deux fois par jour, quand des voyageurs Noirs, peu scrupuleux, ne l'ont pas déjà mis à l'abri : une nasse est si vite soulevée ! Ils fabriquent aussi des filets qui ressemblent beaucoup à nos seines, et cet engin de pêche leur rapporte une grande quantité de poissons.

Ils chassent l'hippopotame au harpon, muni d'un flotteur ; chasse très périlleuse, car les pirogues, dont ils se servent dans ces circonstances, sont petites et faciles à renverser, et la bête qu'ils poursuivent est parfois d'humeur fâcheuse.

Les femmes pêchent aussi avec de petits filets, montés sur un cadre ovale en bois. Les poissons qu'elles prennent donnent d'excellentes fritures.

(A suivre).
